3e Année Nº 112 Le Nº 0$40 Jeudi 22 Octobre 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

NOTRE BELLE INDOCHINE



Pagode de Nuoc-Ngot, Baria (Cochinchine) Photo L. YOUNG

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
En marge du concours du mandarinat. — Réflexions sur le principe d'autorité	1
M. Barthélemy, Commissaire du Gouvernement au Tran-ninh (1873-1925), par J. VAYSSIÈRES	3
La sagesse populaire de France et d'Annam (suite), par CHI-QUA HO-PHU	6
La Fête de la Baleine au port de Vam-Lang (Gocông, Cochinchine), par M. GAMICHON	7
Une opinion sur les Annamites, par le R. P. CADIÈRE	10
Les Missions Etrangères de Paris en Indochine, par CHRISTIAN SIMONNET	I à VII
Comédie khmère moderne, par GUY PORÉE ..	VIII à X
Le haut fourneau de Bac-son (Tonkin), par G.	XI-XII
Documents. — Allocution adressée par l'Amiral J. Decoux aux lauréats du Concours du Mandarinat (8 octobre 1942)	11
Matché, rive gauche, pages du journal du Délégué de Potao (Kouang-tchéou-wan), 1941-1942 (suite), par CLAUDE PERRENS	13
La Semaine dans le Monde :	
Les Informations de la Semaine	15
Revue de la Presse Indochinoise	16
La Vie Indochinoise	19
Mots croisés n° 87	20
Solution des mots croisés n° 86	20

EN MARGE DU CONCOURS DU MANDARINAT

Réflexions sur le principe d'autorité

ON a beaucoup écrit sur le mandarinat. On a même écrit beaucoup de bêtises. Il n'y a pas si longtemps une certaine presse locale dite « libérale » avait fait de cet important problème son cheval de bataille. Il était très à la mode dans les milieux journalistiques annamites et français, de critiquer l'institution non seulement dans ses représentants, dont les défaillances n'étaient que trop certaines, mais dans son principe même. Le mandarin, disait-on, incarne le principe d'autorité ; or le pouvoir corrompt, donc il incarne l'oppression et la tyrannie ; donc sus au mandarin, parce que mort à l'autorité, pour que vive la liberté. Et chacun se félicitait immodestement d'avoir résolu le problème du mandarinat.

Le Maréchal a heureusement tari la plume de tous ces mal pensants et sa lumineuse doctrine fait litière de ces dangereuses naïvetés. Au moment où le Gouvernement tente un effort sans précédent pour donner à ce pays les fonctionnaires d'autorité qu'il mérite, il faut répéter bien haut et sans cesse les vérités élémentaires, mais trop oubliées, sur l'autorité en soi : « l'autorité est une nécessité politique éternelle, et loin de contredire l'idée de liberté, elle en est au contraire la sauvegarde ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est une nécessité politique éternelle, car nul ordre ne peut naître que de l'autorité. Sans autorité c'est-à-dire sans chefs puissants et responsables, pas de vie sociale, pas de civilisation, car seule l'autorité peut vaincre l'inertie naturelle des hommes ou les fureurs de la bête humaine.

Cela est si vrai que, « parallèlement à l'instinct directeur qui constitue le fond de l'âme des chefs, il existe dans l'âme des citoyens un instinct d'obéissance, esprit de suite, disait Richelieu, qui est l'expression vivante du plus grand intérêt des foules : être gouvernées et bien gouvernées, dans un bon sens, avec fermeté ».

L'histoire du soldat qui répondait à un jeune officier anarchiste, lequel s'excusait de donner des ordres : « Tais-toi — Commande ! » est, sur le plan humoristique, l'illustration de cette vérité.

Cela est si évident que l'autorité ne disparaît que pour se reconstituer et que si on la combat on la livre en d'autres mains. On sait qu'en pays démocratique, l'autorité de l'Etat, combattue par le libéralisme et l'individualisme est passée inévitablement à d'autres puissances occultes, aux puissances d'argent ou aux « puissances du désordre » dont la tyrannie, illégitime, est autrement odieuse et lourde. Nous en avons fait, hélas, en France, l'amère expérience.

Puisque l'autorité est une nécessité sociale, il est bien évident qu'il importe de la confier à des chefs compétents et dignes, aux meilleurs du groupe, à l'élite. Mais pour que l'élite réelle concoure aux fonctions de chef, il faut affirmer la légitimité, la nécessité de l'autorité et l'honneur, la noblesse, qui s'attachent à son maniement. Car la contester comme le font les anarchistes, ou la limiter, comme s'y emploient les démocrates libéraux, revient à diminuer le prestige de celui qui en est nanti ; c'est compromettre de ce fait le recrutement des chefs, car c'est provoquer une évasion des vraies valeurs ; c'est pratiquer une sélection à rebours, c'est permettre l'accès aux postes de commande à « des esprits sans direction et sans culture, à des cœurs sans maîtrise et sans dignité », et c'est en bref nuire au peuple qui subira en définitive cette médiocrité ; c'est précisément le condamner à l'esclavage d'une autorité confiée à des chefs indignes. Combattre l'autorité dans son principe, c'est donc aboutir à la tyrannie des médiocres, c'est aboutir à la médiocratie. On conçoit à la lumière de ces principes, l'étrange absurdité de cette presse libérale déjà citée qui, dévoilant les abus du mandarinat, en attribuait la paternité au principe d'autorité, sans comprendre qu'en battant en brèche le prestige des mandarins, elle compromettait leur recrutement et se faisait l'artisan des abus qu'elle dénonçait.

Evidemment le problème n'est pas si simple : d'autres facteurs généraux et spécifiquement locaux doivent concourir à sa solution : éducation intellectuelle, physique et morale des mandarins, assainissement général de toute l'armature politique et sociale du pays, éducation du peuple, limitation du pouvoir des mandarins par un jeu souple et judicieux du droit et de la morale, contrôle de leur activité par un système d'inspection permanent et efficace qui ne soit pas paralysé par le fétichisme du traité de 1884, augmentation de leur prestige matériel, solde et logement. On a vu que le Gouvernement s'attaque à ces problèmes avec efficacité. Mais il est bien certain qu'il importe préalablement de réhabiliter dans l'esprit de la foule comme dans celui du mandarin lui-même, le principe d'autorité.

Et nous répondrons à ceux qui disent que le pouvoir corrompt et que toutes ces mesures sont vaines et inefficaces, nous leur répondrons que, s'il est vrai que le pouvoir corrompt, ce qui reste à démontrer, il corrompra moins facilement l'élite que les médiocres, car plus une âme est supérieure, moins elle a de chances de se laisser corrompre.

Il ne faut jamais oublier que « ce qui perfectionne, affine, élève les grands constitue au profit des autres la garantie la plus précieuse, et souvent la seule, contre les abus du pouvoir auxquels exposent précisément les grandeurs ».

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN SOUVENIR D'UN GRAND COLONIAL

M. BARTHÉLEMY

Commissaire du Gouvernement au Tran-ninh (1873-1925)

par J. VAYSSIÈRES

« La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

Rappeler cette pensée de Pascal lorsqu'on commence à écrire une biographie aussi courte



et aussi incomplète soit-elle de M. Barthélemy (Marie-Joseph-Raymond) qui, dans le premier quart de notre siècle, fut longtemps Commissaire du Gouvernement au Tran-ninh, c'est déjà prévenir le lecteur que le personnage dont on va dire la vie sort de l'ordinaire.

Il est, en effet, peu d'administrateurs coloniaux qui aient, comme Barthélemy, laissé le souvenir d'un homme de brousse aussi original dans son physique et sa façon d'administrer que fécond dans son activité et qu'aimé de tous pour son désintéressement le plus complet et pour sa très grande bonté.

Mais le mieux est de s'en tenir d'abord à l'ordre chronologique, quitte à le compléter ensuite au hasard des anecdotes qui reviendront à la mémoire au fur et à mesure que la plume courra sur le papier.

Donc Barthélemy naquit dans la Meuse, à Spincourt, le 14 mai 1873, d'une famille terrienne très aisée. Il eut comme camarade d'enfance et d'école le futur Président de la République Albert Lebrun et fut très lié avec Poincaré.

A l'âge de vingt et un ans il entra à l'école militaire d'infanterie de Saint-Maixent et en sortit sous-lieutenant. Affecté à la Légion Etrangère, il fit alors campagne dans le Sud algérien et au Maroc et arriva en Indochine comme capitaine.

Détaché aussitôt hors cadres, il participa durant plusieurs années à une mission d'études dans la vallée du Mékong.

Rentré en France, Barthélemy donna sa démission et fut nommé le 17 décembre 1910 dans le personnel des Services Civils de l'Indochine en qualité d'administrateur de 4e classe.

A son retour à la Colonie il fut affecté au Cambodge et désigné comme chef de cabinet du Résident Supérieur de ce pays de l'Union.

Appelé à continuer ses services au Laos en décembre 1911, Barthélemy devint Commissaire du Gouvernement à Xieng-khouang où il resta jusqu'en mars 1922, date de son départ en France, où il fut appelé pour prendre part aux travaux de l'Exposition coloniale de Marseille.

Revenu de mission en février 1923, il reprit la direction du Commissariat du Gouvernement de Xieng-khouang.

Au cours de sa carrière, Barthélemy a été successivement promu administrateur de 3e classe le 14 février 1914, de 2e classe le 20 septembre 1918, de 1re classe le 1er janvier 1922 et nommé chevalier de la Légion d'Honneur en octobre 1920.

Evacué d'urgence sur l'Hôpital de Lanessan à Hanoi, il y décéda le 24 décembre 1925 au moment où il allait s'embarquer pour la France.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Durant les treize années passées au Tran-ninh, Barthélemy affirma la forte personnalité qui le rendit à l'époque célèbre jusque dans les milieux les plus fermés de Hanoi et de Saigon.

Au point de vue physique : un colosse, grand et énorme, ayant une poigne de fer, habile tireur au pistolet, une des plus fines lames de l'Indochine et, malgré son poids, d'une agilité et d'une résistance à la marche qui surprenaient les gens non avertis.

Son appétit était légendaire.

Tandis que ses invités après déjà de nombreux et copieux plats déchiquetaient, au rôti, sans grande envie, une bécassine, Barthélemy liquidait la douzaine de ces oiseaux qu'il faisait disparaître comme de petites mauviettes... puis réclamait un supplément.

Un jour, ayant pensé que les Européens de Xieng-khouang étaient privés de marée, il transportait à leur intention entre Vinh et Cua-rao une vingtaine de gros crabes. Soudain il fit arrêter sa voiture et décréta que les crustacés étaient fatigués et ne pouvaient plus supporter le voyage. Il les fit alors cuire dans une gargote chinoise, s'installa dans la pagode voisine et les indigènes du village stupéfaits s'assemblèrent pour voir un Français croquant, comme de vulgaires escargots, d'énormes crabes et amoncelant sous sa table un tas fort respectable de carapaces vides.

Le lieu témoin de cet exploit (que Barthélemy s'étonnait qu'on trouvât extraordinaire) fut aussitôt débaptisé par les habitants et s'appela de longues années durant et peut-être même encore « la pagode des crabes » (Chùa con cua).

Une autre anecdote sur le même sujet :

Vers 1923, S. A. R. le Prince Savang Vathana, fils aîné de S. M. Sisavang Vong, était jeune écolier à Hanoi et allait avec ses frères en vacances à Luang-prabang.

Il s'arrêta quelques jours à son passage à Xieng-khouang.

Etant à table, Barthélemy devint soudain soucieux.

Il se leva, alla quérir le docteur en lui disant que « le petit était sûrement malade puisqu'il n'avait même pas mangé son poulet ». Or, les poulets de Barthélemy spécialement élevés et engraissés par lui étaient loin d'être de ces vagues volatiles étiques que l'on voit cherchant leur maigre pâture sous les cases des pauvres villages laotiens...

Après s'être bien restauré, le Commissaire du Gouvernement allait au travail et donnait alors toute sa puissance. Que l'on dise de suite qu'il ne prenait qu'exceptionnellement le chemin du bureau. M. Bosc, Résident Supérieur avait beau se plaindre de ce que, depuis un an, il n'avait aucun rapport détaillé de Xieng-khouang, Barthélemy continuait d'adresser à son chef de laconiques télégrammes sous prétexte qu'il « travaillait en plein air ».

Allumant un gros cigare, Barthélemy se carrait dans le fond de son auto, une vieille Fiat dont il occupait à lui seul tout le coussin, en défendant à son chauffeur, le célèbre Kou, de connaître d'autres vitesses que la « première » et la « marche arrière »... et suivi dans la traversée des villages par tous les gamins courant, gesticulant et criant auxquels il lançait des sous et même des pièces blanches il partait sur les chantiers où rejoignait quelque part ses éléphants ou ses trois chevaux qui se relayaient pour le porter. Ses tournées le conduisaient souvent dans les villages les plus reculés de la région dont les habitants n'avaient auparavant jamais vu d'Européen...

Barthélemy se rendit alors compte par lui-même que le Tran-ninh était une sorte de cuvette fermée par de hautes et escarpées montagnes.

Il chercha alors pour ce pays un débouché sur le Mékong par Tha-thom et Paksane, mais le hasard lui permit de réaliser autrement son désir et ce d'une providentielle façon.

Un jour, M. le Gouverneur Général Sarraut chevauchait botte à botte avec ledit chef de province quand il avisa un coolie assis sur le bord du chemin, suant à grosses gouttes, une lourde charge à côté de lui.

M. le Gouverneur Général descendit de cheval, tandis que Barthélemy affirmait qu'il se chargeait de supprimer l'odieux portage, ce vestige de l'esclavage qui fait de l'homme une bête de somme si les moyens de faire une route reliant Xieng-khouang à la vallée du Song-Ca lui étaient fournis.

M. Albert Sarraut lui donna sur-le-champ pleins pouvoirs et crédits illimités pour la réalisation de ce projet.

Dès lors, Barthélemy consacra toute son énergie à cette œuvre pleine d'obstacles et difficile à poursuivre dans un pays où la main-d'œuvre est rare.

Seul Européen, il fut à la fois topographe, ingénieur, entrepreneur, recruteur de coolies et en peu de temps il débloqua le plateau du Tranninh par le col qui porte son nom et les produits de la région se déversèrent sur les ports et la voie ferrée d'Annam.

L'élan était donné et depuis cette époque débloquer le Laos, ce « boulet d'or rivé aux pieds de l'Indochine », suivant l'expression saisissante de Paul Doumer, fut, en premier chef, le but de tous les résidents supérieurs qui se succédèrent à Vientiane.

Précurseur dans le domaine des routes laotiennes, Barthélemy le fut aussi dans celui de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'aviation. Le champ d'atterrissage de Lat-sen est son œuvre et un monument commémore le « premier avion venu par la voie des airs qui atterrit au milieu des populations enthousiasmées ».

Cette phrase souligne en passant l'ironie pleine de finesse et sans aucune méchanceté dont faisait montre dans sa conversation, pleine de charme et d'érudition, le bon Résident du Tran-ninh.

Animé du désir de tirer de sa torpeur millénaire la province dont l'administration lui avait été confiée, Barthélemy créa la station agricole de Na-Hoï où se cultivèrent de délicieuses pêches et où poussèrent d'excellents artichauts et de succulents ananas ; la ferme des Jarres où s'élevèrent de gras moutons et qui, au milieu d'un site sans arbre, ressemble à un agrandissement nature d'une de ces bergeries de Nuremberg ornant à la Noël la devanture des bazars. Chez les Mèos il introduisit la culture de la pomme de terre et dans tous les ruisseaux fit semer du cresson.

Des marchés très fréquentés, dotés chacun d'un dispensaire, furent installés le long des nombreuses pistes automobilables reliant les villages du plateau. Chaque 25 km. une confortable sala bien entretenue et meublée était ouverte au voyageur et Barthélemy mit aux ponts eux-mêmes un certain cachet en les recouvrant d'un toit en paillote ce qui ne fut pas sans intriguer les premiers aviateurs survolant la contrée qui se demandèrent si, comme en France au Moyen âge, le Tran-ninh avait aussi ses ponts fortifiés.

Très connu, ayant un style vivant et alerte, Barthélemy fit de la propagande pour son pays d'adoption.

On vit alors arriver à Xieng-khouang des chercheurs d'or, des prospecteurs en tous métaux, des éleveurs, des fabricants de conserves... Tous avaient le couvert mis, sans durée limitée, à la table du Résident. Certains en abusèrent car l'hôte était bon, foncièrement bon... trop bon même et comme son prédécesseur Morin, « le Raffin sû-sû » d'Ajalbert, Barthélemy fut trop souvent payé par de basses et de mesquines ingratitudes.

Mais sa bonté légendaire trouva aussi et trouve encore sa récompense.

Adoré des indigènes, les révoltes des Mèos qui troublèrent de 1919 à 1921 les hauts sommets du Nord Indochinois depuis Phong-saly jusqu'à Vinh ne firent que déferler sans causer aucun désordre sur les bords du plateau du Tran-ninh.

Bien mieux, les Mèos du Pouké et de Nong-het commandés par le chef Ly-Fong, gendre du Caï-tong Blégiao, ne faisaient-ils pas le coup de feu contre le colonel Angeli au four à chaux près de Muong-sen tandis qu'ils venaient monter une garde vigilante devant la Résidence de Xieng-khouang ?

Par ailleurs le R. P. Savina s'est plu à conter dans un de ses ouvrages l'histoire de ces deux rebelles étrangers au pays venus à Xieng-khouang pour y tuer le Commissaire.

Ils furent reçus par Barthélemy avec la plus grande affabilité. Un copieux repas où figuraient d'excellentes pommes de terre frites leur fut offert et, conquis, ils partirent ayant oublié leur mission laissant leurs longs fusils en gage d'entière et loyale soumission....

Barthélemy, quelque temps avant sa fin, fut très fatigué.

Le « lion malade » connut alors la méchanceté et les lâches coups de pied de certains personnages.

Un inspecteur des Colonies vint longuement enquêter sur la gestion du chef de province au sujet notamment de la construction de la route. Mais les conclusions de son rapport furent inattendues pour ceux qui applaudissaient à l'avance à un éclatant scandale.

On s'aperçut alors que Barthélemy était sans fortune, car tout son argent personnel il l'avait distribué aux pauvres et s'il avait commis des fantaisies dans la fô-orme concernant le maniement des fonds publics, ceux-ci n'avaient jamais été dilapidés au détriment du bien général. Justice lui fut rendue, mais il était trop tard, Barthélemy était mort depuis plusieurs semaines.

A l'heure actuelle, son souvenir paraît s'estomper « les morts vont vite » mais si le voyageur pénètre sur le haut plateau de Xieng-khouang dans les salas qui se mirent dans le torrent voisin, visite certaines cases des Laotiens de la plaine, des Pou Euns de la forêt ou des Mèos de la montagne il est surpris d'y voir, en bonne place, une chaise de forme européenne large, haute, solidement et massivement construite.

C'est le siège sur lequel se reposait autrefois Barthélemy lorsqu'il venait dans la maison.

Le soir, lorsque la brume du Tran-ninh enveloppe le village, le vieux conteur Miao raconte à ses auditeurs attentifs qu'il n'y a pas encore très longtemps un gros commissaire, un bon génie, le « Tan Bathélemy » aima beaucoup les humbles et les petits qu'il aida tout son cœur et de tous ses biens...

Le meuble des salas et des cases de la brousse méote rappelle dans l'âme simple de nos si intéressants administrés, le grand colonial qui passa...

Cette modeste chaise a pris le sens d'une relique.

Nulle statue de bronze ne saurait en émaner la même pieuse et mystérieuse évocation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La sagesse populaire de France et d'Annam (1)

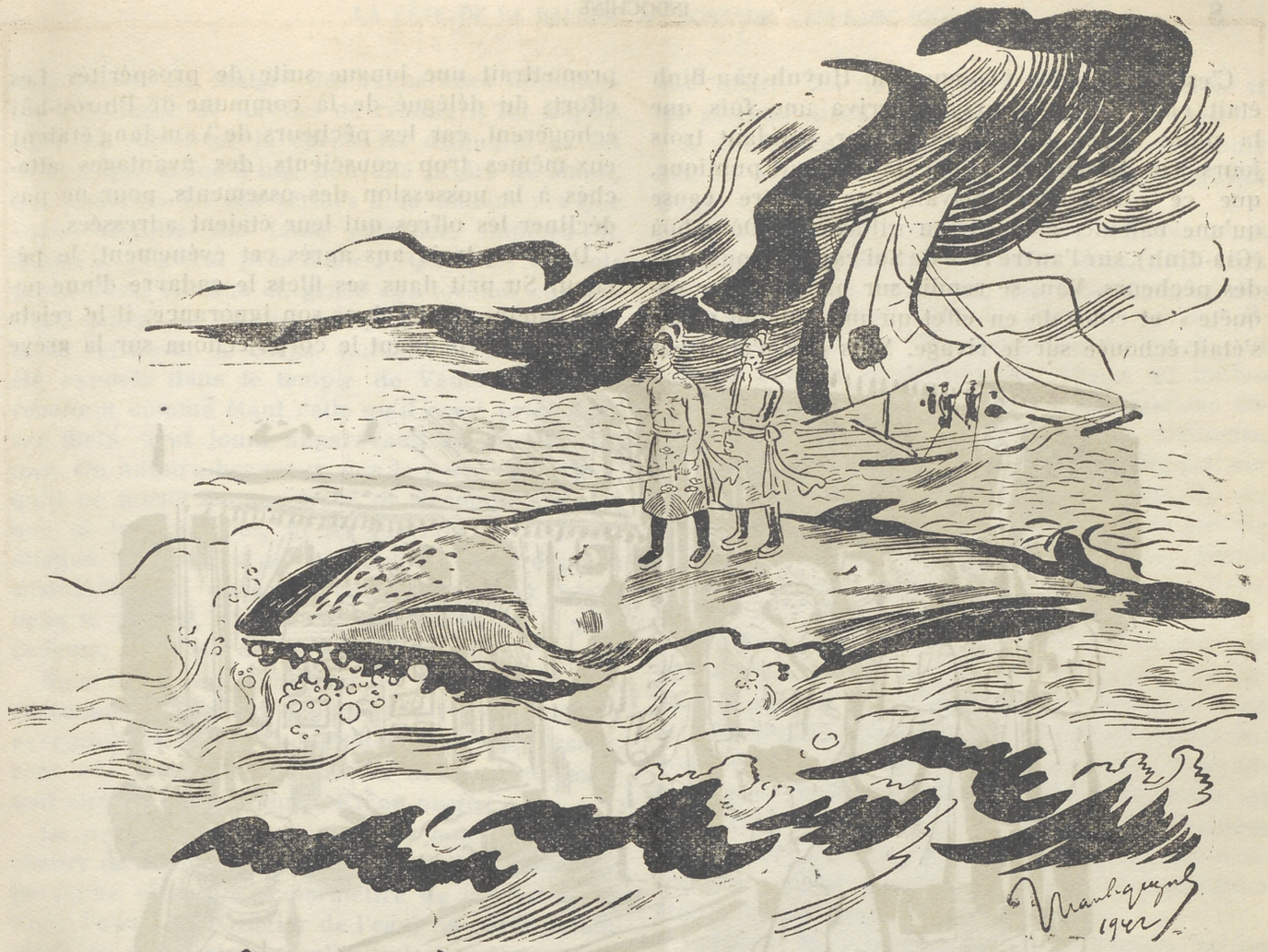
(Suite)

par Chỉ Qua Hồ Phủ

Proverbes français	*Proverbes annamites correspondants*
A blanchir la tête d'un nègre, on perd sa lessive.	Nước đổ đầu vịt. *(On perd son temps à verser de l'eau sur la tête d'un canard.)*
Tout se fait négligemment là où l'un à l'autre s'attend.	Nhiều vãi không ai đóng cửa chùa. *(Quand les bonzesses sont nombreuses, personne ne songe à fermer la porte de la pagode.)*
Vivre comme chien et chat.	Như chó với mèo. *(Vivre comme chien et chat.)*
Passe-moi la rhubarbe, Je te passe le séné. *Ou encore :* Donnant, donnant.	Ông mất cái giò. Bà thò chai rượu. *(Monsieur paie un pâté.* *Madame passe une bouteille d'alcool.)*
Après moi, le déluge.	Qua cầu cất dịp. *(Après avoir franchi le pont, enlever les arches.)*
L'honnête homme n'a qu'une parole.	Quân tử nhất ngôn. *(L'honnête homme n'a qu'une parole.)*
On honore communément ceux qui ont beaux habillements.	Quen dái dạ, lạ dái áo. *(Vous connaît-on, on vous respecte selon votre cœur. Etes-vous inconnu, on vous respecte selon votre mise.)*
C'est vouloir tondre un œuf.	Rán sành ra mỡ. *(C'est vouloir griller le pot à saindoux vide pour en extraire de la graisse.)*

(1) Voir nos numéros 106, 107, 109 et 110.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



FÊTES ET PÈLERINAGES EN COCHINCHINE

LA FÊTE DE LA BALEINE AU PORT DE VÀM-LÁNG (GÒ-CÔNG)

par M. GAMICHON
Administrateur des Services Civils.

Selon une croyance pieusement transmise par quatre générations, Gia-Long, fuyant devant les Tây-sơn, fut assailli par une violente tempête à l'embouchure du Soi-rập, le grand fleuve qui sépare les provinces actuelles de Gia-định et de Gò-công. En péril de mort, il adressa des prières au Ciel et à la Terre et ceux-ci, touchés de son infortune, ne tardèrent pas à lui envoyer un miraculeux secours, sous la forme d'une baleine, qui surgit des flots, tout près de sa jonque, pour le transporter jusqu'au rivage, sur le territoire du village de Vàm-láng, commune de Kiểng-phước (Gò-công).

Si l'on en croit Hérodote, Arion avait déjà été sauvé par un dauphin, dans des circonstances rigoureusement semblables, ce qui tend à prouver, une fois de plus, qu'il n'y a pas grand-chose de nouveau sous le soleil.

Le danger passé, on se moque du saint, dit un proverbe. Mais Gialong, lui, ne fut pas un ingrat. Après avoir battu les Tây-sơn et conquis l'Empire, il n'oublia pas la Baleine, qui l'avait sauvé, et il voulut lui rendre un solennel hommage. Tout d'abord il lui décerna le titre de « Nam-Hải Đại Tướng-Quân », grand officier de la mer du Sud. Il adressa ensuite un brevet de génie à chaque village maritime, voisin du lieu où il avait abordé, avec ordre de vénérer la Baleine dans un temple élevé en son honneur. Aux dires de vieux pêcheurs les villages qui reçurent les brevets furent ceux de Cần-giờ (Gia-định), de Kiểng-phước (Gò-công) et même celui de Vũng-luông (Vĩnh-long). A Kiểng-phước, le brevet est encore, à l'heure actuelle, déposé à la maison commune.

***

Depuis cette mémorable aventure les baleines n'ont cessé de jouer un rôle considérable et bienfaisant dans l'existence des habitants du village de Vàm-láng.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est ainsi qu'à l'époque où Huỳnh-văn-Bình était chef des pêcheurs, il arriva une fois que la pluie tomba sans discontinuer pendant trois jours. On apprit alors, par la rumeur publique, que ce phénomène n'avait pas d'autre cause qu'une baleine, échouée au village de Dông-hoà (Gia-định), sur l'autre rive de Soi-rập. Le sous-chef des pêcheurs, Vạn, se rendit sur place « pour enquête » et constata en effet qu'une baleine morte s'était échouée sur le rivage. Mais elle n'était pas



entière : Vạn, ne trouva qu'un tronçon du corps, le milieu, qui, à lui seul, était cependant gros comme une jonque de mer. Ces restes furent transportés à Kiẽng-phước, où on les laissa se décomposer. Les os furent alors soigneusement recueillis dans un cercueil et déposés dans le temple de Vàm-láng, où ils sont, encore de nos jours, l'objet de la vénération générale.

Quelques temps après, un pêcheur de Phước-hải (Bària) vint à Vàm-láng pour demander à acheter ces ossements, dont il offrait cent ligatures. La baleine, prétendait-il, avait révélé aux habitants de Phước-hải, par l'intermédiaire d'un médium, qu'elle avait été fautive envers le Ciel et que celui-ci l'avait condamnée à être coupée en trois tronçons, destinés à être éparpillés : la tête à Phước-hải, le corps à Kiẽng-phước la queue au Cap Saint-Jacques. Mais, si les habitants de Phước-hải pouvaient réunir ces trois tronçons pour les vénérer dans un temple, la baleine leur promettrait une longue suite de prospérités. Les efforts du délégué de la commune de Phước-hải échouèrent, car les pêcheurs de Vàm-láng étaient eux-mêmes trop conscients des avantages attachés à la possession des ossements, pour ne pas décliner les offres qui leur étaient adressées.

Deux ou trois ans après cet événement, le pêcheur Sư prit dans ses filets le cadavre d'une petite baleine. Mais, dans son ignorance, il le rejeta à la mer. Cependant le corps échoua sur la grève du village de Tân-bình-điền, un peu au Sud de Vàm-láng, où il fut découvert par deux pêcheurs de crabes, Mạnh et Nhiên, qui n'arrivèrent pas tout d'abord à se mettre d'accord sur la nature de leur trouvaille. Nhiên, de son crochet à crabes, asséna un coup sur la baleine et lui arracha un morceau de chair. Mais immédiatement il fut pris de fièvre et de délire et devint incapable de rentrer chez lui. Il passa la nuit dans la forêt. Mạnh adressa alors cette invocation à la baleine : « Si vous êtes vraiment une baleine, faites que Nhiên guérisse de suite. Nous irons ensuite au village, pour faire transporter votre corps dans un temple ! ». A peine cette prière avait elle été prononcée, que Nhiên cessa de délirer et put regagner sa paillote. Mạnh de son côté avertit sans retard le chef des pêcheurs de Vàm-láng, qui envoya une barque et des hommes pour chercher la baleine et la transporter au temple. Par malheur, lorsque les pêcheurs arrivèrent sur les lieux, la nuit était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

déjà tombée et, malgré des recherches minutieuses à la lueur de torches de résine, il fut impossible de retrouver le corps. La difficulté ne fut résolue que grâce à une nouvelle prière de Mạnh, qui s'adressa en ces termes à la baleine : « Que votre divinité me fasse éternuer, implora-t-il, quand je passerai près d'elle ». Quelques instants après Mạnh éternua et, grâce aux torches concentrées autour de lui, ses compagnons purent aisément retrouver le corps. Lorsque la baleine eut été exposée dans le temple de Vàm-láng, Sự la reconnut comme étant celle qu'il avait prise dans ses filets, neuf jours auparavant, et rejetée à la mer. On admira beaucoup que le corps fût intact, qu'il ne portât aucune trace de décomposition et que ni les mouches, ni les fourmis ne l'eussent attaqué. Les restes de la baleine furent déposés solennellement dans un coffre, que l'on plaça dans le temple, auprès des ossements de la précédente, ramenée de Gia-định.

Sự et Mạnh portèrent le deuil au cours de cette cérémonie. Ils furent dès lors favorisés de pêches exceptionnellement abondantes, qui leur assurèrent une large aisance. Leurs descendants existent encore aujourd'hui à Kiẽng-phước.

La protection accordée par la baleine aux pêcheurs de Vàm-láng est donc un fait évident, que personne n'oserait se permettre de contester. Le Thủy-Tướng,(1) (Officier de l'eau) ne cesse notamment de manifester sa sollicitude aux barques en perdition, ou aux naufragés, en les aidant à gagner le rivage. On cite en particulier l'exemple des deux pêcheurs Kiêm et Tệ qui tombés à la mer, le premier en 1922 et le second, en 1931, réussirent, malgré la tempête et leur épuisement, à gagner la côte, en s'accrochant respectivement à une rame et à deux flotteurs de filets. Ces rescapés vivent encore aujourd'hui à Kiẽng-phước et racontent aux jeunes générations l'aide merveilleuse qui leur fut apportée par le Cá-Ông (2).

Par ailleurs il est manifeste que si le culte est rendu consciencieusement à la baleine, les pêches ne manquent pas d'être abondantes. Si, par contre, la ferveur faillit, elles deviennent inévitablement médiocres ou désastreuses.

Il ne faut donc pas s'étonner que tous les ans, dans la nuit du 15 au 16 du 6e mois annamite, une fête solennelle soit célébrée à Vàm-láng en l'honneur de la Protectrice du village.

Comme j'ai eu la bonne fortune d'assister aux cérémonies de cette année, dans la nuit du 27 au 28 juillet 1942, j'ai pensé que les lecteurs d'*Indochine* me sauraient gré de les leur décrire brièvement :

Pour commencer, vers vingt-trois heures, au Đình de Vàm-láng, des bonzes récitèrent des prières en l'honneur de la baleine, devant un immense tréteau chargé d'objets votifs et de petites pyramides, sur lesquelles étaient fixés des gâteaux. Après les prières, qui durèrent au moins une heure, les objets votifs furent incinérés et les gâteaux distribués aux enfants du village.

A une heure du matin commença la cérémonie dite de la réception de la baleine (Lễ nghinh Ông) :

Sur une jonque somptueusement décorée avait été placé un petit autel, chargé d'un porc rôti. Un notable, des officiants, des musiciens et des actrices montèrent dans la barque, que se dirigea, par le rach Vàm-láng, vers le Soi-rập, et s'arrêta à deux kilomètres du village, au milieu de l'estuaire. Là, les bougies et les jossticks furent allumés et le notable, aidé des officiants, évoqua le Thủy-Tướng, selon les rites légués par les ancêtres. La cérémonie fut accompagnée de musique et de cantiques votifs chantés par les actrices. Ensuite eut lieu le pittoresque retour jusqu'au temple, par la même rivière de Vam-láng.

Des deux côtés du rach, les grosses barques de pêche étaient illuminées d'innombrables lanternes, depuis le pont jusqu'à l'extrémité des mâts et des vergues. Les modestes sampans avaient accompli eux aussi un effort et la rivière était littéralement embrasée. Sur les ponts de toutes les embarcations et devant les maisons échelonnées le long des deux berges, des autels chargés d'offrandes avaient été dressés. Toute la population était véritablement en liesse.

Lorsque la jonque portant le notable et les officiants pénétra dans le rach, un tintamarre infernal éclata, qui ne devait cesser qu'au moment de l'accostage devant le temple. Sur toutes les embarcations crépitèrent des bandes de petits pétards annamites, pour saluer l'autel devant lequel le Hương-cả (Président du Conseil des notables) venait de rendre hommage à la Divinité protectrice du village, à la baleine bienfaisante, dispensatrice de pêches fructueuses et miséricordieuse aux marins en détresse.

La fête continua par le transport solennel au Đình du brûle-parfum, qui était sur la jonque de cérémonie. C'était le rite de l'installation (An vi).

Enfin, selon l'usage du pays d'Annam, au moins dans les régions où la population n'est pas trop pauvre, ce qui est le cas de l'heureuse province de Gò-công, tout s'acheva par des représentations théâtrales, dans la salle du Đình pour la grande joie du menu peuple.

***

Le folklore cochinchinois étant infiniment moins riche que celui du Tonkin, j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de noter, pour tous ceux qui s'intéressent à la vie annamite, l'histoire du sauvetage miraculeux du fondateur de la dynastie des Nguyễn et les rites, qui perpétuent le culte rendu par un humble village des bords de la mer de Chine à son génie protecteur.

(1) Abréviation du titre Nam-Hải Đại-Tướng-Quân.
(2) Baleine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE OPINION SUR LES ANNAMITES

par le R. P. CADIÈRE

Le 7 octobre, S. M. Bao-Dai a tenu, au cours de sa visite à la province de Quang-tri, à venir exprimer des vœux au R. P. Cadière, Supérieur de la chrétienté, qui fêtait ses noces d'or. Nos lecteurs connaissent tous l'éminente personnalité du P. Cadière : outre la direction des consciences, le Révérend Père s'assigne aussi comme but à ses efforts, des recherches d'ordre historique, archéologique, culturel qui font de lui à la fois le saint homme, l'érudit et le savant pour qui le passé et la psychologie du peuple au milieu de qui il vit n'ont pour ainsi dire plus de secrets. Il est à peine besoin de rappeler ses connaissances en langue chinoise et annamite et le rôle essentiel qu'il assume dans l'Association des Amis du Vieux Hué.



Rédacteur du Bulletin de cette compagnie, membre régulier des jurys des examens de langues orientales, membre ou correspondant d'une vingtaine d'autres sociétés savantes, à ses moments de loisirs, si réduits, il met au point une Grammaire annamite *et entreprend une étude dont l'importance dépasserait celle de ses travaux antérieurs sur le point de savoir :* « En quoi les Missionnaires du XVII^e^ siècle nous font connaître les mœurs, les coutumes, les méthodes d'administration, les croyances des Annamites. »

On comprend l'intérêt de l'opinion qu'il a exprimée en présence de S. M. l'Empereur :

« J'ai compris les Annamites, parce que j'ai étudié ce qui les concerne.

» J'ai étudié leur langue, dès mon arrivée ici, et je continue à le faire à l'heure actuelle, et je me suis rendu compte que la langue annamite est d'une grande finesse au point de vue de la construction, et que sa richesse au point de vue du vocabulaire ne doit pas être dédaignée, comme on le fait trop souvent aujourd'hui.

» J'ai étudié leurs croyances, leurs pratiques religieuses, leurs mœurs, leurs coutumes, et je suis convaincu que le peuple annamite est profondément religieux, que ses croyances sont pures, et que, peut-être, lorsqu'il a recours au Ciel, lorsqu'il sacrifie au Ciel, il s'adresse au même Etre tout-puissant que j'adore moi-même en le nommant Dieu, et qu'il a conservé ainsi au fond de sa conscience, cette étincelle de la religion naturelle que le Créateur dépose dans l'âme de tout être raisonnable.

» J'ai étudié son histoire, et j'ai vu, au long des siècles, plus particulièrement depuis la fondation de la dynastie des Nguyên, dont Votre Majesté est aujourd'hui le digne Représentant, j'ai vu que le nation annamite a été soutenue, depuis son origine, par une haute idée de développement et de progrès, qu'elle a poursuivie et réalisée avec un grand courage et une grande souplesse d'adaptation aux conditions diverses qu'elle rencontrait sur sa route.

» Ayant étudié et compris les Annamites, je les ai aimés.

» Je les ai aimés à cause de leur belle intelligence, de leur vivacité d'esprit. J'ai été professeur, j'ai fait passer des examens pendant de longues années, je puis rendre sur cette question un jugement fondé.

» Je les ai aimés à cause de leurs vertus morales. Etant fils de paysan et ayant passé ma vie en Annam au milieu de paysans, j'ai pu me rendre compte que le paysan français et le paysan annamite se ressemblent étrangement : ici comme là-bas, petites idées de la vie journalière, des champs, du marché, des repas quotidiens, du village ; mais ici comme là-bas, grands sentiments, amour profond de la famille, secours et entraide mutuels, tenacité au travail, résignation dans leur vie pauvre, dans leur vie dure de chaque jour.

» Je les ai aimés à cause de leur caractère. Jadis, quand je voyageais en palanquin ou en barque, j'ai pu voir, j'ai pu admirer la joie de vivre, la gaîté, l'esprit primesautier de mes porteurs, de mes rameurs, qui, cependant, fournissaient un labeur pénible, pendant des heures, pendant des journées entières.

» Je les ai aimés enfin à cause de leurs malheurs. Que de souffrances, que de peines, que de misères, parmi la population annamite, misères parfois méritées, mais si souvent résultant de la fatalité et d'un destin aveugle !

» Oui, j'ai aimé les Annamites, et les Annamites me l'ont rendu. C'est une grande consolation pour moi de savoir que je suis respecté et aimé, soit de mes chrétiens, soit des non-chrétiens qui m'entourent. Bien des fois j'ai entendu des mandarins, soit hauts fonctionnaires de la Cour ou des provinces, soit mandarins des districts, me dire : « *Je sais, Père, que vous rendez service, d'une manière impartiale, aussi bien à vos fidèles qu'aux Annamites non chrétiens.* »

» Après avoir vécu les deux tiers de ma vie, un long demi-siècle, parmi les Annamites, ayant entretenu des relations suivies non seulement avec les hautes classes de la société, mais ayant été mêlé surtout au peuple, aux laboureurs, aux bûcherons, aux ouvriers, aux pêcheurs, je suis heureux et fier de faire aujourd'hui cette profession de foi et de rendre hommage au peuple annamite, en présence de Votre Majesté, le Souverain suprême de la Nation, en présence du Représentant de la France à la Capitale de l'Annam.

» Il me semble, Sire, que l'honneur que Votre Majesté, me fait aujourd'hui, dépassant ma personne, va au peuple annamite que j'ai étudié, que j'ai compris, que j'ai aimé, et qui m'a aidé ainsi à accomplir l'œuvre scientifique que j'ai faite pendant les cinquante années que j'ai passées en Annam. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le très Révérend Père Robert (1)

L'Effort missionnaire en Indochine

LES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS EN INDOCHINE

Par Christian SIMONNET
des Missions Étrangères de Paris

NOTIONS BRÈVES SUR L'ORIGINE ET LES BUTS DE LA SOCIÉTÉ DES M. E. P.

DÉTAIL piquant. On peut dire que, d'une certaine façon, c'est dans la pensée d'un jésuite que la Société des Missions Etrangères trouva son origine. Alexandre de Rhodes courait les routes d'Extrême-Orient depuis des années déjà. Il comptait de nombreux chrétiens en Indochine. Mais, le grand missionnaire se rendait compte que les Missions étaient arrivées à un tournant de leur histoire. La prédication à la manière de Saint François-Xavier semblait, après un siècle, avoir fait son temps. Grâce au grand Saint et à ses continuateurs, l'Evangile avait été semé à larges mesures sur tous les rivages d'Extrême-Asie. Ce stade de prédication pure était sans doute dépassé ; actuellement, il fallait songer à organiser tous ces hommes qui semblaient accepter l'Evangile de Jésus-Christ. Le missionnaire ne serait plus désormais le voyageur perpétuel qui passe d'un royaume dans un autre, et revoit les fidèles qu'il a évangélisés auparavant, après un intervalle de plusieurs années parfois. Le missionnaire resterait dans une même région, en apprendrait soigneusement la langue, les coutumes, et — point capital dans la pensée de de Rhodes, — le missionnaire serait là *avec son évêque*, et travaillerait à *former des prêtres parmi ses chrétiens indigènes.* Là était, selon de Rhodes, l'avenir des Missions catholiques : après la prédication proprement dite, la prédication doublée de l'organisation, suivant le modèle des églises des vieux pays chrétiens. Les Missions Etrangères étaient virtuellement fondées.

De Rhodes se rendit à Rome en 1652, et son idée plut à Innocent X, qui donna purement mission au grand jésuite de chercher lui-même les jeunes prêtres qui seraient dignes de devenir les premiers évêques-missionnaires, et les premiers missionnaires suivant la nouvelle formule. Innocent X, en froid avec Louis XIV, aurait dit : « Cherchez où vous voudrez, sauf en France ! » De Rhodes entreprit ses recherches : en Italie d'abord, en Suisse ensuite ; bredouille, il fut bien obligé de mettre le cap sur Paris : bien entendu, c'est là qu'il allait trouver. C'est dans le clergé séculier qu'il chercha d'abord. Il intéressa, mais « en trouvait bien peu qui s'enflamassent », et, finalement aucun qui se décidât à le suivre. Alors, le cœur lourd, il échoua un jour chez un de ses confrères, le père Bagot, qui régnait, à l'Auberge de la Rose blanche, sur les âmes d'étranges compagnons, clercs ou laïcs, nobles ou bourgeois, venus sans doute trop tard dans un monde trop vieux, et qui, en d'autres temps auraient été chevaliers errants, redresseurs de torts. Pour l'instant ils vivaient ensemble, n'ayant comme lien entre eux que les directions du père Bagot, la compagnie du Saint Sacrement (pieuse société secrète) et l'anachronisme même qu'ils constituaient dans ce Paris de Louis XIV. De Rhodes arrivant là dedans, ce fut le feu aux poudres. Le grand missionnaire écrivait : « Voilà bien ceux que Dieu me destine. J'ai trouvé dans ces jeunes gens des dispositions plus parfaites que celles que j'ai cherchées dans les séminaires et les autres lieux de l'Europe. » Et, après les difficultés et retards inhérents aux débuts de toute grande entreprise, nous trouvons en 1657 Pallu et de Meur, puis Lambert de la Motte, et quelques autres habitués de la « Rose blanche », devant le pape, qui est conquis. Peu après Pallu et Lambert de la Motte

(1) *L'actuel Supérieur Général des Missions Etrangères. M. Abel Bonnard, aujourd'hui ministre de l'Education Nationale, le jugeait « une des têtes les plus fortes et les plus claires de l'Extrême-Orient ».* (Abel Bonnard, en Chine. *Paris 1924*).

Leséminaire des Missions Etrangères se dresse depuis le XVII[e] siècle en plein cœur de Paris, à l'angle de la rue du Bac et de la rue de Babylone. C'est Veuillot qui l'appelait « Le polytechnique du martyr ».



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

étaient sacrés évêques. Et ce dernier, accompagné des pères de Bourges et Deydier, s'embarquait le 27 novembre 1660 à destination de l'Extrême-Orient. Le premier « bateau » (la *promo* pour les M. E.) avait pris la mer.

C'est donc pour organiser l'église de Jésus-Christ en pays infidèles qu'allaient s'embarquer à la suite de Lambert de la Motte, les générations successives des missionnaires. Pour assurer le recrutement de la jeune société missionnaire, le Séminaire des Missions Etrangères était fondé, et s'installait presque immédiatement au cœur de Paris, rue du Bac. Il n'a pas bougé depuis ce temps ou Vincent de Meur en fut le premier Supérieur. En France et à Rome, Pallu achevait au milieu de mille difficultés l'organisation générale, spirituelle et matérielle, avant de prendre la mer à son tour, un an après Lambert de la Motte. Et commença la grande œuvre pour laquelle avaient été fondées les Missions Etrangères, qui se poursuivit au milieu de tous les périls et persécutions que le plus grand de tous les missionnaires, Saint Paul, disait déjà avoir endurés de par le démon, les hommes et les éléments, et continue de nos jours, toujours semblable à elle-même, dans l'immense polygone dont les points extrêmes sont Kharbin, le Pamir, le Sud du Dekkan, Singapore et Yokohama.

Cette grande œuvre se résume ainsi : fonder l'Eglise de Jésus-Christ en pays infidèles, comme elle existe en vieux pays chrétiens. Arrivés donc à destination, l'évêque et ses missionnaires procèdent comme suit : étude approfondie de la langue et des coutumes du pays où ils passeront désormais leur vie entière, et qui devient leur seconde patrie ; prédication par l'exemple et la parole, afin de faire des chrétiens ; éducation des enfants des chrétiens qui manifestent le désir et des dispositions pour devenir prêtres, c'est-à-dire, formation du clergé indigène : travail enthousiasmant, mais ingrat et décevant, très long, au cours duquel il convient de se rappeler que les missionnaires romains n'ont pas réussi en quelques années à former définitivement le clergé franc. A côté de l'évangélisation proprement dite, et de la formation du clergé indigène, besogne essentielle, suivent tout naturellement les bienfaits que l'Eglise apporte toujours avec elle : œuvres charitables et hospitalières, apports scientifiques dans tous les domaines, instruction des nouveaux évangélisés, et même des autres, civilisation plus humaine, etc. ; bref, tout le cortège de bienfaits qui suit la parole du Christ, et la présence du Saint Sacrement. Enfin, lorsqu'il semble, après des siècles d'efforts, que dans une région l'Eglise paraît solidement fondée, on fait choix de celui qui semble le meilleur dans le clergé local, on lui donne l'onction épiscopale, et il devient au milieu des siens le successeur des apôtres. Pour les missionnaires des Missions Etrangères, le but est atteint, ils n'ont plus qu'à se retirer, et recommencer plus loin la grande œuvre qui est leur raison d'être, et qu'ils viennent de mener à bien en ce lieu.

EN INDOCHINE

La grosse majorité des vicariats apostoliques de l'Indochine Française sont confiés par Rome à la Société des Missions Etrangères, et cela, depuis son origine même. C'est vers l'Indochine que le premier « partant » des Missions Etrangères, Lambert de la Motte, dirige ses pas ; c'était d'ailleurs d'Indochine qu'était parti de Rhodes, lourd de sa grande idée. Et comme ses évangélisateurs sont fils de la nation qui mérita le nom de Fille aînée de l'Eglise, on peut dire que l'Indochine est bien la Fille aînée de l'Eglise d'Extrême-Orient. C'est là, en effet que les Missions sont les plus florissantes, que les chrétiens sont les plus nombreux, les plus fervents. Pourquoi ? Sans doute parce que c'est là que la persécution a été la plus violente : le mot de Tertullien se vérifie toujours : « Le sang des martyrs est la semence des chrétiens. »

Lambert de la Motte, saint dans le genre austère et débordant d'activité, trouve en arrivant les chrétiens formés par les missionnaires jésuites. Il se met immédiatement au travail, passe du Tonkin en Cochinchine, tient un synode, fonde la congrégation des Amantes de la Croix, qui subsiste toujours et a rendu de grands services aux missions ; il parcourt les vieilles paroisses et les récentes, œuvre de ses compagnons de voyage, déjà plongés, eux aussi, en pleine action. La persécution commence immédiatement, ici sourde, là sanglante. Deydier est emprisonné, et n'est libéré qu'en 1671 ; il prend philosophiquement la chose et constate seulement qu'il fait dans l'année qui suit sa sortie de prison 5.300 nouveaux chrétiens. Très audacieux, Lambert de la Motte ordonne dès 1668 des prêtres annamites. Le choix a été sévère, et c'est Deydier qui avait formé les premiers élus du Seigneur chez les Annamites. Plusieurs ordinations suivent. En 1680, moins de vingt ans après l'arrivée de l'évêque et de ses missionnaires, il y a trente prêtres annamites. En moins de vingt ans, on a trouvé des hommes faits, capables de garder la chasteté, de pratiquer l'obéissance, de conduire leurs concitoyens

Le martyre du Bienheureux Cornay
(D'après un dessin annamite contemporain)

La taille des personnages est en fonction de leur importance. Le corps du Missionnaire vient d'être coupé en morceaux. A droite, le bourreau tenant la tête du Bienheureux à la main, lèche le sang sur la lame du sabre. A côté de lui, un de ses aides cherche le foie du martyr pour le manger, dans le but de s'incorporer le courage et la grandeur d'âme du Missionnaire.

Le Mandarin, qui admirait le Père Cornay, avait ordonné que contrairement à l'habitude, la tête soit coupée la première.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Ke So de Mgr Retord : en pleine persécution (1850.)
(D'après un dessin contemporain paru dans « Les Missions Catholiques ».)

dans les voies de l'Evangile. Le rêve de de Rhodes se réalisait : il n'était pas une utopie. En fait, l'Evangile et l'Eglise de Jésus-Christ sont bien pour tous les peuples de la terre. En 1679, les deux compagnons de Lambert de la Motte, de Bourges et Deydier deviennent évêque à leur tour. Ainsi tout le premier « bateau » n'était composé que d'hommes dignes de succéder aux apôtres.

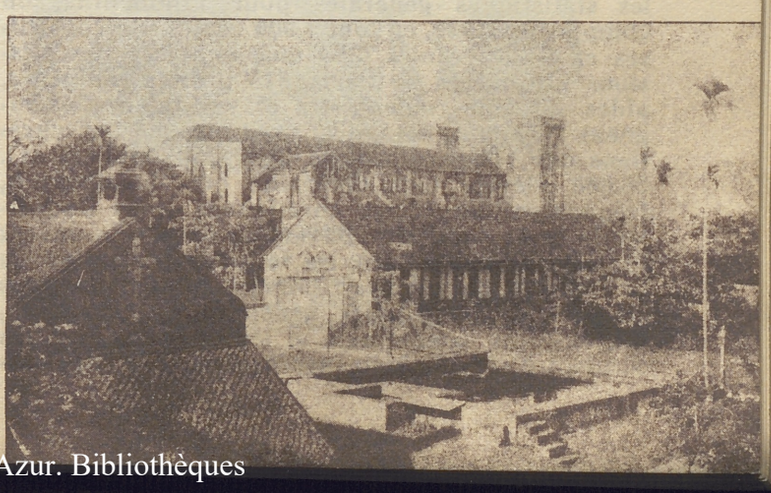
Les périodes de calme succédant aux périodes de troubles, l'Eglise du Tonkin se développe magnifiquement, tandis qu'en Cochinchine de grands événements sont en train de se passer, entre Pigneau de Béhaine et l'empereur détrôné Gia-Long. Pigneau de Béhaine évite la mainmise anglaise ou hollandaise sur l'Annam en faisant aider par la France la restauration de Gia-Long, faisant ainsi d'une pierre deux coups : favoriser le développement du christianisme, qui s'épanouira librement tant que vivra le grand empereur, et donner à la France un débouché culturel et commercial.

Le successeur de Gia-Long, Minh-Mạng allait ouvrir l'ère des grandes persécutions qui devait se continuer sous les deux empereurs suivants Thiệu-Trị et Tự-Đức. La persécution annamite est la plus violente de l'histoire, après la grande persécution romaine. Elle fera, en gros 100.000 victimes, parmi lesquelles missionnaires et évêques, prêtres indigènes et cathéchistes, hommes, femmes, vieillards et enfants seront tous représentés. Il y aura des massacres massifs, des supplices individuels agrémentés de raffinements de cruauté qui auraient laissé pantois les bourreaux romains. Gagelin qui, s'il avait consenti à renoncer à prêcher l'Evangile, aurait été un des premiers mandarins de Minh-Mạng, Gagelin ouvre la série. Marchand subit un affreux supplice. Puis c'est le tour de Cornay, Jaccard, Mgr Cuenot, Mgr Dumoulin-Borie ; tout cela se succède de 1833 à 1840. Tous ceux qui viennent d'être nommés sont aujourd'hui sur les autels. Puis suivront Schoeffler, Bonnard, Vénard et Néron, tous également déclarés Bienheureux. Ainsi, il était écrit que l'empereur Néron, digne rival de Tu-Duc, aurait un jour un homonyme bienheureux martyr. Tenons-nous-en aux seuls noms des membres des Missions Etrangères déclarés Bienheuréux : car il y a encore plusieurs bienheureux annamites, prêtres ou laïcs, et d'autres missionnaires français massacrés, mais non encore déclarés Bienheureux. Il est évident que dans le cadre de cet article, nous ne pouvons pas entrer dans la voie des anecdotes : nous n'en finirions pas avec les actes des martyrs, tant français qu'annamites.

Que la Société des Missions Etrangères soit sortie indemne d'une pareille hécatombe (car il y eut d'autres martyrs en Chine, Corée, Mandchourie, Thibet...), que l'Eglise d'Indochine n'ait pas été découragée à la suite de tels massacres, voilà qui constitue une preuve de bénédiction divine particulière, et par conséquent, un brevet de longévité et d'union intime pour l'une comme pour l'autre. Musset énonçait d'une façon très poétique la dure loi qui a suivi le péché originel :

« L'homme est un apprenti, la douleur est son [Maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert... »

Le Ke-So de Mgr Puginier : après la pacification (1885.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Mgr Pierre Lambert de la Motte

Premier « partant » de la Société des Missions Etrangères premier évêque d'Indochine : bras droit de Mgr François Pallu, le principal fondateur des Missions Etrangères.

(D'après une peinture anonyme du XVII[e] siècle.)

Après les règnes de Minh-Mạng, de Thiệu-Trị et de Tự-Đức, Missions Etrangères et Eglise d'Indochine pouvaient se flatter de se connaître, au moins suffisamment pour avoir la conviction que l'une et l'autre étaient de Dieu. Il n'y avait plus qu'à continuer, dans la paix revenue et les tracasseries toujours existantes, la marche vers le grand but : christianisation de ce coin du monde.

Alors, comme lorsque les premiers chrétiens sortirent des catacombes quand Constantin le Grand rendit la paix, ce bien si précieux et si fragile, au monde romain, on vit, dès les dernières années du XIX[e] siècle, se manifester de multiples façons ce christianisme que les dirigeants de l'empire d'Annam avaient tant haï, faute sans doute de le connaître. On vit peu à peu se dresser des églises de proportions si imposantes qu'elles stupéfient toujours tous les nouveaux arrivés de France. Eglises construites par des pauvres, au milieu de villages souvent misérables : dans la paix, le chrétien annamite se révélait aussi fervent que dans la persécution : car c'est beaucoup, une piastre, pour un pauvre nhà-quê... A côté de l'église, l'école s'élève toujours. D'après les statistiques générales pour l'Indochine, on comptait en 1939, en tout 1.900 écoles. De ces églises et de ces écoles, 240 missionnaires des Missions Etrangères de Paris, 815 prêtres indigènes, aidés de leurs catéchistes et instituteurs enseignent l'évangile de Jésus-Christ aux 900.000 chrétiens des 11 missions qui leur sont confiées (1). 50.000 élèves, tant chrétiens que bouddhistes, fréquentent les écoles chrétiennes, dans lesquelles la seule arme de conversion employée envers les élèves bouddhistes, est la seule perfection de la doctrine du Dieu fait homme. Je n'ai pas sous les yeux de statistiques générales des hôpitaux, dispensaires, orphelinats et léproseries (2). Elles seraient d'ailleurs bien insuffisantes, car elles passeraient sous silence tout le bien que les religieuses indigènes, fondées à la première heure par Lambert de la Motte, opèrent au domicile même des malheureux.

Mais il reste que le plus beau sujet de fierté pour les missionnaires, ce sont ces deux vicariats apostoliques de Phát-diệm et de Vịnh-long, qui constituent la réalisation intégrale du programme des Missions Etrangères : en 1933, on pouvait sacrer le premier évêque annamite, Mgr Tông, et Mgr Marcou lui laissait le trône épiscopal de Phát-diệm, tandis qu'avec ses missionnaires, il se retirait vers le Thanh-hóa et les montagnes du Châu (Laos). En 1941, un coadjuteur était donné à Mgr Tông, en la personne de Mgr Phụng : il était le troisième évêque annamite formé par les Missions Etrangères de Paris ; le second avait été Mgr Thục, de Hué, nommé vicaire apostolique de Vịnh-long en 1938. Que de travail, que de souffrances, que de patience en près de quatre siècles, trouvent ici leur couronnement !

On ne peut évidemment qu'effleurer tous les services rendus à la civilisation et à la science, par les Missions Etrangères, et qui sont, comme nous l'avons dit, le cortège naturel qui suit l'évangélisation d'un pays. Questions d'histoire, de géographie, de mœurs et coutumes, d'histoire naturelle, ont toujours trouvé dans le missionnaire l'homme le plus compétent pour les traiter de la façon la plus pratique et la plus exacte, lui qui est perpétuellement en contact avec l'Annamite, parle sa langue et vit à peu près comme lui, et qui est de plus comme assimilé par la terre indochinoise. Bien sûr, cette somme de sciences faite d'observations quotidiennes, reste souvent dans le cerveau des pères, trop absorbés par les travaux apostoliques. Mais il arrive que certains trouvent le temps de faire profiter les autres de leur acquis scientifique : c'est ainsi qu'on n'est pas peu surpris de voir qu'un évêque débordé de travail, à une époque extrêmement agitée, comme ce fut le cas pour Mgr Puginier, trouve moyen de rédiger un savant mémoire sur les essences forestières du Tonkin.

Sans doute, la branche où les connaissances des missionnaires rendit le plus grand service, fut l'étude des langues. Le quốc-ngữ fut une des idées géniales de de Rhodes. Le premier dictionnaire annamite-latin fut publié en 1838 ; il est l'œuvre de Mgr Pigneau de Béhaine en personne. De ce premier ouvrage à l'admirable dictionnaire annamite-chinois-français du père Huê, c'est une quinzaine de dictionnaires des diverses langues de la péninsule qui parurent, et qui sont dus à des missionnaires des M. E. Je ne mentionne pas ici les divers travaux de linguistique ; cela nous mènerait trop loin. Pourquoi cette assiduité des missionnaires à l'étude des langues ? Parce que le mot de Saint Paul est toujours vrai : la foi s'acquiert en écoutant. Et que dirait la doctrine la plus sublime du monde, si ceux qui la prêchent ne pouvaient que balbutier ? Et, d'autre part, que le verbe perd donc de sa puissance, quand il passe par un interprète ! Saint François-Xavier l'avait déjà compris, surtout au cours de sa prédication au Japon. Et le temps n'est plus ou, comme « coup d'envoi » à l'évangélisation du monde, Jésus avait fait présent à ses apôtres, au lendemain de la Pentecôte, du merveilleux don des langues.

---

(1) — Le total général de tous les catholiques de l'Indochine est de 1.615.000.

(2) — L'un des missionnaires qui, émule du père Damien, s'était donné au terrible apostolat des lépreux, vient de recevoir la consécration épiscopale ; il s'agit de Mgr Cassaigne, nouvel évêque de Saigon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèque

LES GRANDS AS DE L'INDOCHINE

Il semble bien qu'il faille commencer la liste par le premier missionnaire que la Société des Missions Etrangères ait envoyé en Indochine, et qui est en même temps son premier partant : **Lambert de la Motte.** Avocat à Rouen, il semblait bien qu'il eut manqué sa vocation, car il se livrait à des excentricités (du moins, des manifestations jugées telles) qui le faisaient regarder de travers par ses collègues de la noblesse de robe de la grande cité normande. Dès lors, on n'est pas étonné de le trouver à la « Rose blanche », parmi ceux qui s'enthousiasmèrent aux récits de de Rhodes. Avait-il du talent comme avocat ? Il semble bien que oui. A Rome, où il vint prêter main forte à Pallu, celui-ci désespérait de convaincre le secrétaire de la Propagande, Mgr Albérici. Lambert de la Motte, après avoir importuné Albérici avec une persévérance inouïe, obtint de lui une audience, qui, dans l'esprit d'Albérici devait être sans doute fort courte. Lambert de la Motte le tint onze heures... et gagna la cause. Nous avons dit qu'il était un saint dans le genre austère : austérité fougueuse, semble-t-il. Quand Pallu arrive à Ayouthia (Siam) en 1664, Lambert de la Motte lui soumet le petit règlement qu'il projette de donner aux missionnaires de la Société naissante : trois heures de méditation par jour ; jeune quotidien, dimanche compris ; régime sec, sauf Noël, Pâques et Pentecôte ; défense de prendre aucun médicament, et défense de coucher dans un lit ! Ces âmes taillées en hercule, commettent toujours l'erreur de croire tout le monde capable de ce qu'elles font elles-mêmes. Pallu, plus pratique, se réserva, remarqua qu'on ne pouvait rien ordonner de ce genre, avant d'avoir consulté Rome, et, finalement épargna cette petite surprise aux nouveaux missionnaires. Nous avons indiqué brièvement au cours de cet article les travaux de ce grand évêque. Il mourut en 1679. A côté de lui, il convient de mentionner spécialement Deydier, son compagnon de la première heure, et futur évêque, lui aussi. C'est sans doute Deydier qui fut l'inventeur des séminaires flottants, ayant groupé ses séminaristes sur un sampan du Fleuve Rouge quand sévissait la persécution, et y continuant le plus tranquillement du monde, leur formation.

C'est **Pigneau de Béhaine**, évêque de Cochinchine de 1771 à 1799, qu'il convient de mentionner en second lieu. Les uns par ignorance, d'autres par calcul, se sont plu à défigurer le réel caractère de ce grand homme : on aurait voulu faire de lui le type du missionnaire politicien, fourrier des intérêts de sa nation : cette race de missionnaires est inexistante. La seule façon d'être patriote, pour un missionnaire, est de pratiquer exactement les vertus chrétiennes : que cela fasse de la « réclame » pour sa propre patrie, il ne s'en contriste certes pas, au contraire ! Tel fut bien le cas de Pigneau de Béhaine : il fut un grand évêque et un saint prêtre, un point, c'est tout ; qu'il fût un grand Français, c'était une conséquence obligatoire. Pigneau de Béhaine voyait l'héritier légitime du trône d'Annam bien décidé à reconquérir son royaume, et cherchant l'aide d'une puissance étrangère ; deux s'offraient : l'Angleterre et la Hollande, toutes deux protestantes et fort sectaires à cette époque. Pigneau de Béhaine avait donc quelques raisons de penser que, du point de vue chrétien, une aide française serait de beaucoup préférable. Il la proposa à Gia-Long. L'admiration de celui-ci pour l'évêque d'Adran, fit qu'il accepta immédiatement. Gageons que si Mgr Pigneau de Béhaine n'avait pas été le saint missionnaire qu'il fut, Gia-Long n'aurait pas

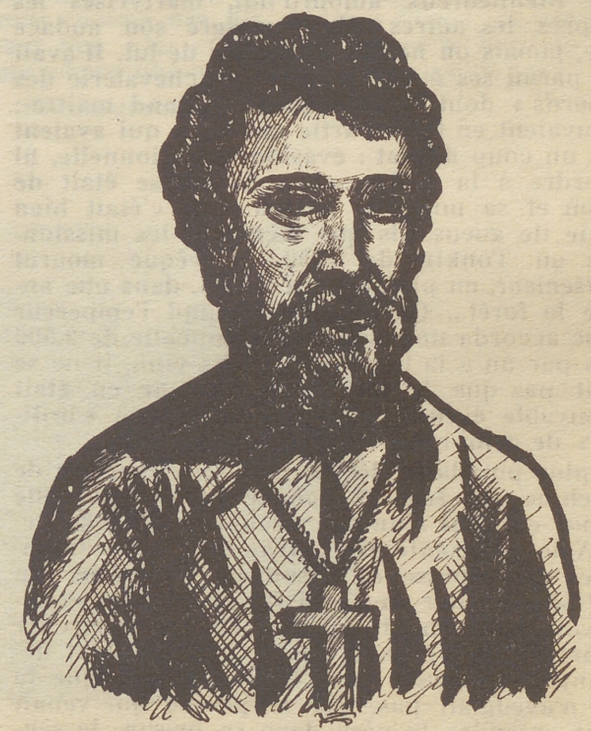


Mgr Pierre Pigneau de Béhaine

Saint missionnaire et grand Français. A cause de l'admiration qu'il avait vouée à l'évêque, l'empereur Gia-Long, qui cherchait une puissance étrangère qui voulut bien l'aider à reconquérir son trône, fera tout naturellement appel à la patrie de celui dont il vénérait la sainteté.

(D'après un portrait peint par Mauperin.)

« marché » ! Et voilà toute l'histoire. La prière que le grand évêque prononça devant sa croix avant de mourir, et qui est parvenue jusqu'à nos jours, révèle la profondeur d'âme et l'admirable piété du grand homme.



Mgr Pierre Retord

L'évêque des persécutions par excellence. Proscrit, traqué toute sa vie, l'évêque des Bienheureux Martyrs, le grand maître des « Gueusards », le preux des Missions du Tonkin.

(D'après des documents contemporains.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Mgr Paul Puginier

Le grand organisateur des Missions du Tonkin après les persécutions.

(D'après une photographie.)

Mentionnons en troisième lieu **Mgr Retord**, évêque du Tonkin pendant la période où la persécution se déchaîna sans frein. Il fut l'évêque proscrit, l'évêque traqué ; sa tête était mise a prix, et il vit une grande partie de ses missionnaires, déclarés Bienheureux aujourd'hui, martyrisés les uns après les autres. Mais, malgré son audace inouïe, jamais on ne put s'emparer de lui. Il avait fondé parmi ses missionnaires la « chevalerie des Gueusards » dont il s'intitulait le grand maître ; ne pouvaient en faire partie que ceux qui avaient réussi un coup d'éclat : évasion sensationnelle, fil à retordre à la police, etc... Sa crosse était de bambou et sa mitre de carton. Oui, c'était bien une vie de gueusards que menaient les missionnaires au Tonkin de 1850 ! L'évêque mourut *d'épuisement*, en pleine persécution, dans une antre de la forêt... Quel preux ! Quand l'empereur Tự-Đức accorda une subvention annuelle de 2.500 francs par an à la léproserie de Kẻ-vinh, il ne se doutait pas que le fondateur-directeur en était l'introuvable évêque, et que la résidence « ordinaire » de celui-ci se trouvait tout à côté !

Le plus populaire des Bienheureux martyrs de l'Indochine, fut **Jean-Théophane Vénard**, décapité à Hanoi en 1861 : un des gueusards de Mgr Retord. Ame séduisante par sa fraîcheur, son enthousiasme, sa jeunesse et, disons-le, sa poésie. Un trait ? Son dernier vœu, qui fut exaucé, fut celui-ci : avoir un bel habit de soie neuf pour marcher au martyre. Des choses comme celles-là sont désarmantes ; et aussi bien les mandarins que la haine n'aveuglait pas, que le peuple qui venait voir et entendre le père dans sa prison, le sentaient bien.

C'est à **Mgr Puginier**, Evêque au Tonkin de 1868 à 1892, que revient le rôle très difficile de mener la barque pendant la période qui voit se succéder la fin de la persécution, la conquête, et le début de la pacification. Lui aussi, tout comme Pigneau de Béhaine, restera parfaitement dans son rôle d'évêque. Conseiller les nouveaux maîtres sur les mesures heureuses propres à assurer le bien du pays, indiquer les fautes à éviter et celles à réparer, il le fait quand on le lui demande, et même quand on ne le lui demande pas. Mais il écrira à Francis-Garnier qu'il ne peut « rien entreprendre contre le gouvernement annamite », qui lui avait pourtant mis à mort combien de missionnaires, de prêtres et de chrétiens ! Il faut, hélas, reconnaître que l'évêque eut une fois ou l'autre à souffrir autant des nouveaux maîtres que des anciens, surtout du fait de Philastre, de lamentable mémoire ; par contre, un Paul-Bert, décidément anticlérical, changera d'avis sur bien des points, après avoir connu Mgr Puginier. Quant au meilleur et au plus éminent des Français de cette époque, l'Amiral Courbet, il fut, comme il fallait s'y attendre, un grand ami de l'évêque.

MENTALITÉ MISSIONNAIRE

(En manière de conclusion).

... Eh oui, cher Monsieur, je le sens bien, cela vous étonne ; et pourtant, vous me croyez, puisque vous m'en faites presque un grief... Oui, le missionnaire aime le nhà-quê et mène à peu près la vie du nhà-quê ; et il ne voudrait changer pour rien au monde. Quant à dire qu'il en devient presque anti-français, là vous allez un peu loin ! Le missionnaire a toujours aimé sa patrie : c'est précisément pourquoi il souffre beaucoup de voir que trop de compatriotes sont venus apporter ici tout autre chose que les vertus chrétiennes, et donnent ainsi un triste exemple à la population que lui, missionnaire, à charge d'évangéliser. Parce qu'il aime, et le nhà-quê, et son pays, il souffre de voir la morgue et parfois l'injustice et la brutalité de trop de compatriotes, vis-à-vis de ceux auxquels il est venu apporter Jésus-Christ, et qui sont ses enfants... bien sûr, même ceux qui ne sont pas encore chrétiens ; que voulez-vous, c'est une grâce d'état, un don de Dieu, mais c'est ainsi ; pour beaucoup c'est un mystère, mais cela nous paraît très naturel. Le missionnaire doit reprendre à son compte tous les mots de son grand modèle, Saint Paul, et en particulier celui-ci : « J'ai été constitué pour partout et pour tout le monde ». Et c'est pourquoi il a su se faire professeur, mandarin (eh oui ! le Bienheureux Gagelin), « gueusard », bâtisseur de cité, journaliste, procureur (il en faut bien de ces sacrifiés !) ; aujourd'hui, de grandes villes se sont élevées : il a bien fallu que plusieurs quittent leur brousse et leur collège pour se faire curés de ville ! Vous me disiez tout à l'heure toute votre admiration pour le P. H..., ce savant qui vit comme un sauvage chez les sauvages, et vous ajoutiez que, quand vous reveniez à Hanoi, vous étiez du coup tenté de sous-estimer votre curé, que pourtant vous regardez, en soi, comme un homme supérieur. Eh bien, croyez-moi, réservez le meilleur de votre admiration pour votre curé : c'est lui qui la mérite, car c'est lui qui est sacrifié... Non, je vous jure que je ne plaisante pas... Me moquer de vous ? encore moins... Mais non, je ne suis pas anti-français ! Il y a des types épatants dans la grande ville, et les pères qui, de l'ordre de leur évêque, y travaillent, savent bien quelle est l'importance de leur tâche : la capitale, c'est toute la jeunesse française à façonner selon le modèle divin, c'est toute l'élite annamite de demain qui grandit, et à laquelle il faut donner Notre-Seigneur. Voilà pourquoi le missionnaire de la grande ville se donne de tout son cœur à sa tâche, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aime sa tâche. Mais, vous ne pourrez pas faire que de temps en temps, il envie celui qui œuvre dans la nhà-quê, où rien n'a changé depuis Lambert de la Motte, rien, ou si peu de chose ! Et, allez donc demander au « broussard » s'il veut changer, lui : vous verrez !

Voyez-vous, la vie de brousse, c'est, pour le missionnaire, ses amours de jeune homme, ce à quoi il rêvait pendant les six longues années d'études de son grand-séminaire. Par la suite, le pauvre peut être accommodé à bien des sauces : toujours le mot de Saint Paul ; cela dépend de sa mission et des circonstances.

... Mais oui, pour sûr qu'il est heureux de voir des compatriotes, surtout quand il lui est peu souvent donné d'en rencontrer. Mais il est choqué d'entendre beaucoup d'entre eux le plaindre de la vie qu'il mène, et lui demander avec sollicitude s'il ne « s'ennuie pas trop », etc... parce que cela prouve que, chez ces compatriotes, le sens chrétien est oblitéré, et pourtant la France est chrétienne depuis quinze siècles...

Non, voyez-vous, Monsieur, le prototype par excellence du missionnaire des Missions Etrangères restera le broussard, le pionnier, le défricheur : c'est comme le poilu qui est le prototype par excellence de notre armée. On a quelquefois la surprise de trouver perché sur des pilotis, seul au milieu de sauvages récemment descendus du cocotier, un savant, un homme de haute culture, d'intelligence, de distinction exceptionnelles : ce n'en est que plus beau.

Eh oui, Monsieur, plus que ce bon Pernod glacé que vous avez la charité de m'offrir en ce jour de canicule, j'aime la rude tasse de thé vert bue au cours d'une longue course sous le chaume d'une auberge annamite ; plus que le bon air frais que votre plafonnier verse sur mes épaules, j'aime l'implacable soleil dont je sens les rayons frapper les bords de mon casque ; plus que votre belle Ford, j'aime ma bicyclette qui me porte et que je porte, et avec laquelle je passe partout. Je suis bien certain que Retord et tous ses gueusards auraient été des fervents de la bicyclette. Voyez, Monsieur, notre horizon, notre climat, notre élément, ce sont les horizons deltaïques infiniment



Le Bienheureux Jean-Théophane Vénard
décapité à Hanoi, le 2 février 1861.
Statue de Niekevsky.

verts, les villages de terre ombragés de bambous, les montagnes cahotiques et impénétrables, les exquises vallées avec leurs hameaux sur pilotis, les digues de terre capricieuses et les sentes Muong... Et ceux que d'instinct nous reconnaissons comme nos fils en Jésus-Christ, ce sont, autant que « les civilisés », croyez-le bien, ce sont nos chers nhà-quê, et nos chers sauvages.

Bienheureux les pauvres.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMÉDIE KHMÈRE MODERNE

PAR GUY PORÉE

Guy Porée, auteur de Mœurs et coutumes des Khmèrs, *est un élève de Jacques Copeau. Il vient de créer au Cambodge le « Théâtre Nouveau » dont* Sport-Jeunesse *a conté les débuts dans son numéro du 27 août.* Indochine *se devait de renseigner ses lecteurs sur cette activité du jeune Cambodge.*

Il y a, en ce moment, en Indochine, plusieurs foyers d'art théâtral. Le premier, bien connu, et dont la flamme brille depuis longtemps à la colonie, est l'œuvre de M. Claude Bourrin. Riche en ressources, il va nous présenter une synthèse de l'art dramatique français, de Molière à Guitry, de la comédie classique aux chansons de cabaret. Cependant, à Haiphong, m'a-t-on dit, une compagnie d'amateurs de talent vient de monter *Week-End* avec succès, dans un style qui rappelle celui de la Comédie des Champs-Elysées. En Cochinchine, la jeune troupe de M. Serène nous offre un théâtre chrétien, catholique, où se retrouve l'esprit des « jeux » du Moyen âge. Au Cambodge, enfin, le « Théâtre Nouveau » vient de créer, à la mode de la *commedia del arte*, les personnages d'une comédie khmère moderne.

Chacun de ces foyers d'art dramatique a un but défini. Initiateur des Indochinois à l'art théâtral français, M. Claude Bourrin est trop connu pour qu'il m'appartienne de parler de son œuvre longue et variée. De M. Serène, nous avons lu les *Tendances* et nous avons retenu le *Jeu de la Vie de Jeanne d'Arc*, le *Meunier, son fils et l'âne*, et *Le Sire de Framboisie*, qui représentent trois formes de l'activité du « Jeune Théâtre ». Il s'agit moins d'une petite équipe qui s'entraîne à la discipline de la scène, que d'une association de jeunes, unis par la même foi, et qui veulent communiquer un peu de cette foi ardente au public.

Bouddhistes, les comédiens du « Théâtre Nouveau » ont choisi pour mission de servir de trait d'union entre l'élite cambodgienne et la masse des paysans. Le « Théâtre Nouveau » est, avant tout, rustique.

Il est plaisant de constater que chacune de ces activités, si parfaitement différentes en leurs buts et leurs formes, se réclame cependant du même feu initial allumé, en 1913, au Vieux Colombier par le rénovateur du théâtre français, Jacques Copeau. En 1913, M. Claude Bourrin a travaillé, comme acteur, au Vieux Colombier ; M. Serène se réclame des Comédiens Routiers qui, eux-mêmes bénéficièrent des conseils de Jacques Copeau ; enfin, j'eus l'honneur d'être patronné par ce grand maître, deux ans avant la fermeture du Vieux Colombier, et c'est lui qui m'encouragea, en 1938, à transposer au Cambodge l'enseignement qu'il eut la patience de me donner.

Chacun, à la même flamme, nous avons, tour à tour, allumé, Bourrin son flambeau, Serène son cierge, et, moi, ma torche de résine. Cette petite abbaye du Vieux Colombier qui, à travers la France, à travers l'Empire, et même à l'étranger, a provoqué des créations si différentes, est un excellent symbole du rayonnement artistique français, et de sa variété.

***

Je crois connaître un peu les Cambodgiens, et je suis sûr de les aimer ; ma sévérité à leur égard en est la preuve. Ceci, joint aux encouragements du maître qui m'a formé, m'a donné l'ambition d'aider les jeunes Cambodgiens à créer une comédie khmère moderne. Il n'est pas impossible que nous y puissions parvenir, dans le cadre des Œuvres de Jeunesse, grâce à l'appui de l'I. P. P. et à la haute protection dont S. M. Sihanouk daigne nous honorer.

Il est plus facile de dire ce que l'on va faire, que de faire ce que l'on a dit, aussi, je parlerai moins de l'avenir que de nos débuts. Fondé le 10 juillet 1942, le « Théâtre Nouveau » a donné son premier spectacle le 8 août. Notre manifeste s'est défendu d'être une proclamation. C'est un simple récit véridique dont nous désirons tirer la leçon, la vie laborieuse de Molière et de ses compagnons de l'Illustre Théâtre. Nous nous sommes contentés de conclure :

Molière est connu dans le monde entier, ses chefs-d'œuvre ont été traduits dans les langues les plus diverses et joués dans les pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De tous les auteurs français, Molière est le plus aimé par les étudiants Cambodgiens, car son esprit est proche de l'esprit khmer.

Les comédiens du « Théâtre Nouveau » ont trop le respect de Molière pour oser, dès maintenant, jouer ses chefs-d'œuvre ou leur adaptation en Cambodgien. Ils savent qu'en France les acteurs ne sont jugés dignes d'interpréter Molière qu'après un très sérieux apprentissage.

Les comédiens du « Théâtre Nouveau » vont, avant tout, s'efforcer de travailler avec la même foi que les jeunes compagnons de l'Illustre Théâtre.

Ils vont emprunter à Molière des thèmes de divertissements, ainsi que Molière, lui-même, en empruntait aux auteurs latins.

Ils vont, enfin, essayer de créer, en modestes farceurs, des personnages type d'une comédie khmère nouvelle.

La tradition de Molière, qui leur est enseignée, les aidera mais l'animateur du « Théâtre Nouveau » ne pourra réaliser du premier coup ce qu'il envisage. Un patient effort sera nécessaire.

Les comédiens du « Théâtre Nouveau » sont, peut-être, bien audacieux ; cependant, ils demandent protection au vénérable Maha Eisey et ils ont choisi Molière pour Patron.

Ils espèrent ainsi réussir, sous l'égide de la France, à servir, de leur mieux, leur pays et leur roi.

L'emblème de notre théâtre : deux petits personnages qui, sur des tréteaux, se tiennent par la main, Thmen Chey, le héros populaire du folklore cambodgien, et le célèbre Scapin de Molière. Thmen Chey nous oblige à évoluer dans un pays de fantaisie qui reste assez proche du Cambodge. Scapin nous apporte, avec les pirouettes de quelqu'un qui pratique le sport et sait jouer du bâton, un rythme nouveau, un jeu plus varié.

Les jeunes apprentis comédiens n'ont droit de porter définitivement notre insigne qu'après un certain temps d'école. Ces élèves sont de provenance diverses : l'un est serviteur d'une pagode, l'autre apprenti-orfèvre, les seniors sont instituteurs, les juniors ramasseurs de balles au Cercle Sportif. La majorité sont des étudiants mais tous jouent, bien entendu, en cambodgien. Un seul Français, mon fils, qui ne parle pas un khmer élégant, mais n'en gagne pas moins la sympathie des paysans. Un camarade cambodgien de même taille assume avec lui les fonctions de régisseur des juniors. Tous deux, vêtus en Yuvans routiers, se mêlent de temps à autre au spectacle, et, à la fin, se tenant par la main à la manière de notre emblème, entonnent le refrain du « Théâtre Nouveau », puis ordonnent le chant des hymnes nationaux.



Théâtre nouveau

Où le pédant renonce aux formules magiques...
(Spectre : masque argent, voiles bleu turquoise,
Kron : tunique ocre, sampot olive, livre rose vif.)

Nos bagages : des tréteaux démontables, un tapis, un rideau de fond en toile écrue, quelques paniers légers contenant masques et costumes, et deux projecteurs. Sitôt les bagages débarqués, les quatre musiciens accordent leurs instruments et c'est en chantant que l'équipe s'installe. Il lui faut quarante-cinq minutes et le sport consiste à tâcher d'en gagner une ou deux. Les paysans apprécient fort ce théâtre qui, bientôt, se dresse là où il n'y avait rien et qui, plus vite encore, disparaît comme par enchantement. Le « Théâtre Nouveau » a dressé ainsi ses tréteaux dans le vaste bosquet d'un monastère, devant plus de 2.000 campagnards, sous la voûte en ciment du hangar d'auto-cars de Siemréap, sous l'immense paillote d'un marché à la frontière de Thailande...

Les personnages-types que nous avons créés ont, fort heureusement, gagné d'emblée la sympathie des jeunes et des vieux. Ces personnages sont la transposition cambodgienne du Pédant, du Sganarelle, du Gorgibus... Ils ont chacun leur silhouette très distincte. Si l'harmonie de leurs costumes devant le rideau neutre a contribué, semble-t-il, au succès, le don naturel des jeunes Cambodgiens pour la farce, et l'enseignement de Molière, ont fait le reste. Une équipe sévèrement disciplinée, un rythme rapide, une exacte mimique, quelques cabrioles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'Arabe, sa vache et le richard bègue.

à la manière de Scaramouche, l'apparence d'improviser alors que chaque détail est réglé comme pour un ballet : telle est la recette que nous devons à Molière pour, des fauteuils au parterre, déchaîner bruyamment le rire. Nous nous y tenons et, prudents, nous cantonnons, pour le moment, à la farce. La farce est, d'ailleurs, à la base de l'école, et, modestement, comme Louis XIV, nous la jugeons un art doublement utile, puisque à la portée des grands aussi bien que du peuple.

Après un mois et sept jours d'école, le résultat est le suivant: nos débuts furent bien accueillis, et le travail en commun a soudé la camaraderie des jeunes comédiens.

Pour l'avenir, il dépend, comme toujours, de nombreuses difficultés matérielles, et de mes loisirs limités, et des apprentis professionnels que je pourrai former, les étudiants ayant mieux à faire, en cours d'année, que de s'entraîner à jouer. Nous irons plus lentement, voilà tout, car le Cambodge, comme la France, est un pays où, de tradition, on aime le travail bien fini.

Lors de notre tournée, tandis que, selon notre règle, nous portions l'offrande rituelle au chef du plus proche monastère, un vénérable nous souhaita d'atteindre notre but. Puisse le vœu de ce sage vieillard nous porter bonheur.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Indochine en marche

LE HAUT FOURNEAU DE BAC-SON

(TONKIN)

par G.

On sait que, il y a un peu plus d'un an, pour la première fois, l'industriel tonkinois, M. Mai-Tâm mettait à feu son haut fourneau. Nos lecteurs ont pu suivre dans la presse quotidienne les étapes qui ont marqué la mise au point de cette métallurgie nouvelle en Indochine. Le 30 septembre, l'Amiral Decoux, qui porte un vif intérêt à l'industrialisation du pays, a tenu à se rendre compte lui-même des résultats obtenus.

C'est en 1934 que M. Mai-Tâm conçut l'idée d'une métallurgie de la fonte. Après plusieurs années consacrées à des études livresques, il montait en 1938 une première installation de fortune. Mais le four bâti en pierres locales sans blindage apparaissait rapidement inutilisable. Aussi un an plus tard M. Mai-Tâm, qui entre temps avait pu s'assurer de concours financiers lui permettant de constituer la Société Industrielle et Métallurgique de l'Indochine, se décidait-il à le remplacer.

L'installation nouvelle réalisée cette fois selon des données plus normales, était terminée en septembre 1941 et immédiatement les premiers essais commencèrent. Ceux-ci suivis de près par l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie avec le concours M. Bauchène de la S. F. C. T., donnèrent quelques tonnes de fonte, mais c'était une fonte droite, inattaquable à l'outil et impropre ainsi aux usages les plus courants. Les difficultés au milieu desquelles s'étaient déroulées les opérations excluaient au surplus la possibilité d'une production régulière. Tous ces déboires étaient incontestablement imputables au fait que la température obtenue était insuffisante et pour la relever il fallait envisager un réchauffage du vent.

La construction des appareils nécessaires fut donc décidée, le Gouvernement général en prenant à sa charge les frais. Il faut reconnaître que cette construction traîna un peu en longueur. Quoiqu'il en soit le 21 mai dernier tout était prêt et l'on démarrait à nouveau. Les opérations étaient conduites par M. Mirville de l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie qu'assistaient deux techniciens, MM. Beauchesne et Massenet. Comme pour les expériences précédentes elles se déroulèrent d'abord normalement. Les cowpers, mis en circuit, réchauffaient l'air de combustion à la température prévue de 400°. Mais le haut fourneau après avoir donné une coulée à peu près correcte commençait bientôt à se refroidir, le loup congelé dans le creuset ne cessant de se développer. Après trois jours d'effort il fallait arrêter les opérations.

C'était donc un nouvel échec que l'on devait enregistrer. Les raisons auxquelles on pouvait l'imputer apparaissaient mal. Fallait-il incriminer le taux exceptionnel de l'humidité atmosphérique au Tonkin ? On pouvait être tenté de le croire. Dans tous les cas un fait était certain : malgré l'intervention des cowpers on n'avait pas encore réussi à maintenir la température au degré convenable. Tous les moyens furent donc mis en œuvre pour que l'on soit placé à cet égard dans des conditions meilleures :

Le charbon de bois fut soumis à un triage qui devait en accroître le pouvoir calorifique.

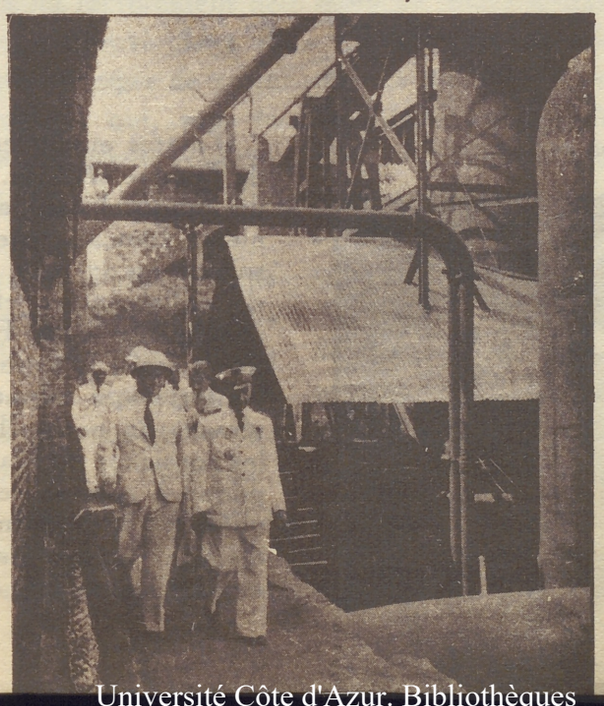
Toutes les conduites d'air chaud furent calorifugées.

Le système de combustion des gaz fut perfectionné.

Enfin de nouvelles séries d'analyses précisèrent la composition des minerais, de la castine et du charbon et le lit de la fusion fut modifié de façon à obtenir un laitier aussi fusible que possible.

Le travail était achevé en un peu plus d'un mois. Sans entrer dans les détails, on peut dire que cette fois le fonctionnement de l'appareil fut, du point de vue métallurgique, parfaitement satisfaisant. Les coulées étaient régulières, la fonte très chaude, aussi chaude que celle qu'on peut obtenir avec du coke, répondait aux

Le Gouverneur Général, accompagné de M. Guillanton, visite les installations du haut fourneau.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La coulée de la fonte.

caractéristiques cherchées. Le laitier comme prévu se montrait très fluide. Par contre certaines imperfections mécaniques ne tardaient pas à se révéler. Le soufflante alternative seule capable de donner la pression de vent voulue était au bout de quelques jours constamment en panne et finalement devenait inutilisable. C'est ainsi que le 21 juillet le haut fourneau qui depuis plusieurs jours déjà avait été mis en sommeil devait être arrêté. La production avait été au total de 20 tonnes.

Le problème de la métallurgie de la fonte au charbon de bois pouvait néanmoins être dès lors considéré comme résolu. Il s'agissait pour passer à une production industrielle de procéder à une revision générale de l'appareillage mécanique puis d'introduire dans le travail la discipline et l'ordre que requiert une exploitation aussi délicate que celle d'un haut fourneau. La Société Industrielle et Métallurgique de l'Indochine ne disposait pas de tous les moyens nécessaires pour réaliser ce double programme et la décision fut prise de faire appel aux services de la Société Française des Charbonnages du Tonkin que le Groupement Professionnel de la Production Industrielle, consulté, avait désignée comme étant la mieux qualifiée pour cette tâche.

Le Gouverneur Général examine les lingots de fonte.



La formule immédiatement appliquée devait donner satisfaction.

L'installation mise en état en un délai minimum, le haut fourneau était rallumé le 1er septembre. En moins d'un mois la production a atteint 276 tonnes.

Des esprits chagrins jugeront que point n'est besoin de tant parler d'une affaire qui ne résout qu'un seul des très nombreux problèmes posés par le blocus et qui au surplus serait sans avenir. Il importe de répondre par avance à ceux dont telles sont les pensées.

Pour le moment un fait est acquis, l'Indochine ne manque pas de fonte de moulage. Il ne faut pas mettre de fausse modestie à sous-estimer l'importance de ce résultat. Bientôt, grâce à des minerais exempts de phosphore que l'Indochine pourra se procurer, c'est de la fonte hématite que l'on sera à même de produire et cette fonte fournira aux ateliers spécialisés la matière qui leur manque pour reprendre leurs coulées d'acier. Puis on tentera l'emploi de l'anthracite comme combustible : c'est une question qui reste posée depuis 1916 ; il serait assez remarquable de pouvoir lui donner maintenant une réponse alors que nous sommes privés et de documentation et de techniciens.

Pour l'avenir, nul ne peut dire ce qu'il sera. Ce qui est certain c'est qu'il faut prévoir de longs délais avant un retour à des conditions économiques normales : c'est dire que longtemps encore l'Indochine utilisera la fonte de Bac-Son. Au surplus, il n'est pas interdit de penser qu'une fonte de qualité préparée à partir de minerais purs et de charbon de bois restera en tout temps susceptible d'être produite pour la vente ou même comme matière première d'aciers spéciaux. Quoi qu'il en soit tout le travail qui aura été fait fournira des données précieuses si dans l'après-guerre vient à se poser le problème de la création d'une industrie lourde métallurgique en Indochine.

***

D'autres enseignements peuvent être dégagés de l'œuvre réalisée. Mettant en cause à la fois un industriel originaire de ce pays et des ingénieurs français, elle donne la mesure des résultats qu'on peut attendre de cette politique de collaboration efficace à laquelle l'Amiral attache son nom. Elle permet aussi de penser que l'esprit d'entreprise, la volonté d'aboutir, l'énergie qui surmonte l'obstacle sont restés vivaces en nous. Il s'agit que chacun suivant les consignes du Maréchal, Chef de l'Etat, s'applique à cultiver ces facultés un moment anémiées et à redevenir homme d'action et l'Indochine triomphera de l'épreuve qu'impose aujourd'hui à son économie la fatalité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DOCUMENTS

Allocution prononcée à l'Université Indochinoise par l'Amiral J. DECOUX à l'occasion de la remise des diplômes aux lauréats du Concours du Mandarinat (8 octobre 1942).

MES CHERS AMIS,

Cette année encore, j'ai tenu à présider cette cérémonie et à vous remettre moi-même les brevets qui vont consacrer officiellement les résultats de vos efforts.

J'ai voulu, par ma présence, marquer l'intérêt agissant que porte le Gouvernement général au corps des Mandarins qui constitue aujourd'hui, comme hier, le fondement de l'armature administrative, et qui demeure l'une des grandes forces du Viêt-Nam.

***

Dans ce pays où le Mandarin incarne l'autorité, où son action personnelle peut avoir sur le sort des populations des répercussions profondes, il doit être pour ses administrés un appui solide et un guide éprouvé.

On comprend dès lors, le soin que doivent apporter les pouvoirs publics au recrutement de cette élite. Vous en avez une preuve dans la qualité du Jury qui a été appelé à juger de votre valeur. Je remercie ses membres qui, sous la présidence éclairée de M. le Secrétaire général, ont mené à bien leur délicate mission avec la plus haute conscience.

Je sais aussi que cette session a été, comme la précédente, particulièrement brillante. Je suis heureux, mes chers amis, de vous féliciter des belles qualités d'intelligence, des connaissances aussi diverses qu'étendues dont témoignent vos épreuves. Vous allez donc pouvoir à votre tour, comme les lettrés de jadis après les concours triennaux, goûter à bon droit la joie du succès, parmi les êtres qui vous sont chers.

***

Ne croyez pas cependant que vous ayez d'ores et déjà atteint le but essentiel de votre existence. Vous en êtes plus exactement au point de départ, puisque pour la première fois vous prenez place dans l'immense chaîne des serviteurs de l'Etat.

Votre succès n'est donc qu'une étape initiale dans la lutte opiniâtre qu'il vous faudra soutenir tout au long de votre vie. S'il vous ouvre aujourd'hui l'accès de la carrière mandarinale, il vous impose en même temps pour l'avenir de nombreux et importants devoirs.

J'ai eu l'occasion, il y a un an, en remettant leurs diplômes à vos camarades de la dernière promotion, de rappeler les principes essentiels que les mandarins doivent avoir constamment présents à l'esprit, s'ils veulent remplir pleinement leur mission, et devenir les dignes serviteurs de leur Patrie.

Je sais que ces principes, vous les avez vous-mêmes médités ; je vous demande de ne jamais les perdre de vue. Vous comprendrez ainsi le rôle exceptionnel qui doit être le vôtre et je suis convaincu que vous saurez justifier en tous points la confiance que le Viêt-Nam et la France ont placée en vous.

Rappelez-vous sans cesse que vous devez être des Chefs dans toute la force de ce terme, et qu'à ce titre vous êtes tenus à vous donner entièrement à votre tâche, à servir de toute votre âme les Pays d'Annam et leurs admirables populations.

Cette fonction de chef qui vous est dévolue, vous la remplirez selon les termes mêmes dont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'est servi le Maréchal s'adressant aux Préfets de France : par « la haute compréhension de votre rôle, les exemples que vous donnerez, la discipline dont vous ferez preuve envers le gouvernement, qui feront de vous des administrateurs modèles et des animateurs dont ont besoin la *France* et l'*Empire* ».

***

Comme vos aînés, vous allez bientôt accomplir un stage à l'école de Phan-thiêt. Ce stage sera pour vous l'occasion, avant d'entreprendre votre tâche qui sera souvent austère et pénible, de vous retremper dans la joie de l'effort physique, dans un contact direct avec le souffle vivifiant de la nature. Vous y acquerrez en même temps que des muscles solides un renouveau de santé physique et morale, qualités indispensables à des hommes appelés à devenir plus tard les conducteurs de la masse.

Vous rencontrerez à Phan-thiêt vos collègues du Cambodge, et ce sera pour eux, comme pour vous-mêmes, l'occasion de vous mieux connaître et de vous apprécier davantage.

N'oubliez pas que vous êtes les uns et les autres les artisans d'une même cause, d'un même idéal. L'Union Indochinoise, récemment encore cimentée par de douloureux sacrifices unanimement consentis, a besoin de votre foi commune et du labeur de tous.

Les amitiés nouvelles qui naîtront ainsi de vos rapports journaliers contribueront à fortifier le lien sans cesse plus étroit qui se noue entre les divers pays de la Fédération.

***

Mes chers amis, au seuil de la carrière qui s'ouvre aujourd'hui devant vous avec ses difficultés multiples, ses sacrifices quotidiens, mais aussi avec ses satisfactions profondes et vraies dont les plus appréciables seront toujours celles que donne la conscience du devoir accompli, je vous adresse mes plus vives félicitations pour votre succès, et mes vœux affectueux de brillante réussite dans la voie que vous avez choisie.

Amis lecteurs !

Cette revue est faite pour vous ; nous souhaitons qu'elle soit faite par vous.

Ecrivez-nous ! Faites-nous connaître vos opinions, vos avis, vos critiques.

Vous nous encouragerez !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MATCHÉ, RIVE GAUCHE [1]

Pages du journal du Délégué de Potao - Kouang-Tchéou-Wan 1941-1942 *(suite)*

par Claude PERRENS.

NOTES D'AUDIENCE

« Mais ce lépreux que lui reprochez-vous ?

— Il a guidé les pirates dans ma maison.

— Quelle preuve avez-vous ? Il faisait nuit.

— Aucune, j'en suis sûr.

— Que demandez-vous ?

— Qu'on le fusille ; si vous ne le fusillez pas, je le fusillerai.

— Avec quoi ?

— Avec mes Mausers, tout de suite...

— Un instant, M. le Kong-Koc, je vous prie... »

Le Kong-Koc de Masoui est anguleux ; son regard malin et mauvais illumine sa fine tête d'oiseau de proie ; je parviens à le calmer.

***

« La nuit, nous avons rampé autour de la maison, posé une échelle...

— Vous êtes monté sur l'échelle, M. le Kong-Koc ?

— Non, c'est le caï ; le bandit essayait de fuir en enjambant les toits, il était armé, il nous tirait dessus, le caï l'a visé...

— ... et l'a raté ?

— Non, le bandit a été touché, il est tombé tout d'une masse dans la rue, mort, bien mort ;

— Vous êtes certain qu'il s'agissait de ce fameux pirate ?

— Mais oui, voici sa tête.

— Comment, vous...

— Non, c'est son complice qui lui a coupé la tête au coupe-coupe, sur mon ordre...

— Qu'allez-vous en faire ?

— L'exposer. »

L'élégant et racé Kong-Koc de Potao, au chef couvert d'une ecclésiastique calotte de velours ira contempler la tête du pirate suspendue à une branche d'arbre, face à la délégation : un essaim de mouches en rend les traits illisibles ; les enfants se hissent pour cracher sur cette invisible et grouillante figure...

***

Au chef de village. — « Que reprochez-vous à M. le Kong-Koc.

— D'avoir tué mes cochons et de m'avoir tiré le menton.

— M. le Kong-Koc, c'est très mal.

Le Kong-Koc. — C'est un contrebandier, je devais sévir.

— Le Kong-Koc m'a aussi volé mes plumes de canard et ça d'accord avec le sergent ; ils ont partagé le bénéfice du butin.

Le sergent (*indigné*). — Monsieur le délégué, je suis discipliné, vingt ans de services, deux médailles, ce n'est pas vrai, c'est le Kong-Koc.

Le Kong-Koc (*méprisant*). — Monsieur le délégué, je ne m'occupe pas de plumes de canard, c'est le sergent qui a loué une jonque en pleine nuit pour les faire vendre à Fort-Bayard. »

L'affaire est trouble ; je me résous à employer le grand moyen, le serment au Bouddha ; car nous sommes dans une sacristie de pagode ; justement il y a un bouddha dans mon dos ; nous nous retournons vers l'autel, on étend une natte ; le Kong-Koc de Sam Ka-Wo s'agenouille lentement, l'air triste, résigné.

« Monsieur le Kong-Koc, jurez devant le Bouddha que vous n'avez touché aucune somme à l'occasion de la saisie des plumes de canard.

Le Kong-Koc (*après plusieurs profondes inclinaisons et d'une voix inspirée*). — Je jure à Bouddha que je n'ai pas touché 1.500 dollars comme me le reproche le sergent avec qui j'ai participé à l'arrestation des contrebandiers. »

Le Kong-Koc se relève, feignant une innocence absolue ; personne n'ose rien dire ; je perçois pourtant quelques rires étouffés. Plus tard on me confiera que le Kong-Koc avait vendu les plumes de canard pour 2.000 dollars ; si le délé-

---

(1) Voir notre numéro 111.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gué a été trompé, le Bouddha ne l'a pas été, ce qui était l'essentiel.

⁂

« Pourquoi voulez-vous divorcer ?

— Parce que je n'ai pas d'enfant.

— Pourquoi n'avez-vous pas d'enfant ?

— Parce que mon mari ne veut pas m'en faire. »

La femme est jeune, bien plantée, une belle paysanne ; je m'étonne :

« Faites entrer le mari.

— Mais il est là.

— Où cela ?

— Mais devant vous, Monsieur le délégué, là, le petit... »

Entre les beaux-parents de la jeune femme, je découvre en effet le mari ; c'est un chétif enfant de douze ans aux yeux lumineusement innocents...

« Vous êtes la femme de cet enfant ?

(*Avec un haussement d'épaules*). — Oui, mes parents m'ont mariée de force.

(*Aux parents du petit garçon*). — Pourquoi, avez-vous consenti à ce mariage ?

— Pour racheter la rizière hypothéquée par notre trisaïeul. »

Le délégué prononce le divorce et tout le monde s'en va, satisfait.

⁂

ILES

Le ciel se mêle à la mer que prolongent de mornes lagunes ; c'est une ronde de grisailles ; je ne sais plus où commence mon domaine et où finit celui de l'eau ; le matelot non plus, il fore de sa longue perche l'eau limoneuse, en manière de consultation ; il bute sur du sable sans doute, et fait part de son diagnostic à l'homme de la barre ; des aigrettes balayent de leurs ailes blanches le canal qui porte leur nom ; le clapotis aux flancs de la jonque est aussi léger que le murmure de la conversation des Chinois qui m'accompagnent ; ils attendent que le vent souffle, que la mer les porte, que le dollar baisse, que le marché des étoffes monte... ils attendent toujours quelque chose, avec une merveilleuse patience.

Nous débarquons ; il n'y a rien que du sable et quelques arbustes comme une frange verte, hésitante, et il n'y a personne ; car c'est une des caractéristiques de ce pays : aucune autorité visible, aucune hiérarchie apparente, personne ne m'attend jamais ; dans les villages nul ne prête attention au délégué ; j'ai ainsi l'illusion de l'aventure, mais je manque de chaises, de porteurs, de guides...

Enfin, mon cuisiner, parti en avant-coureur, ramène quelques bras ballants dont il a loué les services et puis voici, se dandinant au-dessus des croupes sablonneuses une série de petits diables noirs : ce sont les chaises. Alors notre cortège s'organise à cette pointe extrême de la Chine, où elle s'évanouit dans une poudre d'or.

Ma première visite sera pour la mère de mon cuisinier ; il y a quelques jours elle était morte ; il pleurait beaucoup ; j'avais été fort ému ; sans doute des héritiers trop pressés avaient-ils colporté ce trépas d'île en île jusqu'à en secouer de sanglots les larges épaules de mon cuisinier ; la nouvelle était prématurée ; cette excellente femme était bien vivante ; mains sèches et osseuses, œil vif et cheveux bien tirés, elle haranguait une troupe de dansants petits cochons qui filèrent entre nos jambes ; le cuisinier nous montre les festons de papiers sur lesquels étaient célébrés les mérites de l'ex-défunte, puis il soulève avec délicatesse des feuilles de bananiers qui protégeaient de leur fraîche et lisse verdure un joli cercueil, ma foi, tout paré et tout fleuri — celui de sa mère.

Je pose dans le village des questions rituelles ; les réponses sont destinées à renseigner mon administration ; mais je n'obtiens rien ; on me trouve indiscret, sûrement, on n'a jamais vu le délégué ; je demande à visiter l'école ; on tente de me décourager en me faisant passer par toutes les ruelles du labyrinthe qui constitue le village chinois ; mais je suis tenace ; je verrai l'école. Elle est toute noire, avec des fenêtres minuscules et grillagées ; bonnes petites têtes rondes et rasées, penchées sur des caractères immenses que des pattes sales retracent sagement avec un pinceau tenu droit, les doigts crispés pour réussir le trait sans bavure ; un maigre lumignon, comme une lampe de fumeur d'opium donne un peu d'âme à cet antre de silence où des enfants s'imprègnent du mystère de la langue chinoise, loin du monde, loin de tout, l'esprit concentré, imbibé de la magie du caractère.

Nous repartons dans la mer de sable ; l'heure avance ; les pieds foulent une poussière molle, qui glisse, qui ne permet aucune prise, le soleil est implacable ; nous escaladons dune sur dune ; il y en a toujours, comme des rouleaux d'étoffes qu'on déroulerait indéfiniment ; notre troupe est disloquée et se faufile dans le sable, par fragments ; on dirait un ver de terre cherchant à regrouper ses membres épars. Je finis par élire domicile dans ma chaise, petite cloche noire dont je suis le battant ; je m'y calfeutre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'abri du soleil et du sable qui le reflète ; j'essaye de lire, mais le balancement d'épaules en épaules ajoute des paragraphes à ma lecture ; je renonce.

Une forme humaine se silhouette à l'extrémité d'une dune : première ombre depuis le matin dans ce désert qui étale son uniformité implacable ; c'est le Kong-Koc de Mok-Wai ; il nous conduit à la pagode que ceinture une broussaille penchée, en hommage peut-être ; des partisans présentent à ma chaise hermétiquement close des fusils démodés sur l'épaule gauche ; je réclame une cuvette pour nettoyer ma figure en feu, mes membres sales ; on ne m'apporte qu'une orangeade chaude et du champagne tiède. La pagode est charmante, tous les ancêtres du village m'y accueillent ; leurs plaques baignent dans un bain de poussière ; un soupçon d'école occupe le transept, le chœur étant consacré à la moustiquaire du Kong-Koc, laquelle a tout l'air d'un nuage d'orage prêt à crever ; dans la cour, une femme lave avec énergie la tête de son fils et pique des choses noires et étranges dans ses oreilles et dans son nez ; d'immenses caractères rouges coulent le long des colonnes ; derrière la double porte d'entrée que cachettent des petits génies de papier, il y a la rizière verte qui offre sa tache de jade, si lumineuse, si fraîche ; elle illumine et pacifie tout...

L'après-midi, je me transforme en juge d'instruction ; c'est très sérieux ; je suis assis face à des rouleaux de mer qui bavent sur le sable ; une immense jonque a buté sur la côte et se redresse au-dessus de la plage avec une certaine noblesse ; elle est vide ; mes administrés l'ont nettoyée très correctement, ils n'ont laissé que les moteurs trop lourds à transporter ; ils sont autour de moi, en cercle, bien calmes, et si innocents ; personne n'est au courant de rien, je dois me tromper de village ; il n'y a jamais eu d'acte de piraterie ; il fait beau ; une harmonie blonde et bleue revêt choses et gens d'un halo de sérénité... aux yeux à peine étonnés des plaideurs et des accusés qui meublent pour une fois la côte déserte, je confie mes vêtements au creux chaud et ouaté d'un repli de sable et me jette dans cette eau de lumière ; elle balaye le sable qui me revêtait de son imperceptible et tenace cuirasse, et clarifie l'instruction menée avec une feinte nonchalance sur cette grève piquée de coquillages qui craquaient sous mes pas avec un léger cliquetis métallique ; mes ordres sont brefs au sortir de l'onde : dix Chinois qui se croyaient hors de portée de ce fantaisiste juge d'instruction, sont aussitôt ficelés, conduits à Potao et poursuivis selon les règles. Je rencontrerai l'un d'eux plus tard dans son village ; il m'accueillit avec un large sourire ; il était sorti il y a peu de prison ; il me servit de guide et me remercia fort poliment ; moi de même.

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 14 AU 20 OCTOBRE 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

Pacifique.

De durs combats sont engagés pour la possession de Guadalcanal. Les Américains ont reconnu la perte des croiseurs lourds américains *Astoria, Quincy* et *Vincennes*, de 9.500 tonnes, de déplacement qui ont été coulés au large des îles Salomon au cours des combats navals qui se sont déroulés le 8 août 1942.

L'île de Bornéo est maintenant sous le contrôle complet des autorités militaires japonaises à la suite de leur action énergique contre les éléments restants des forces anglo-américano-hollandaises réfugiées dans la plaine située à 550 kilomètres au Nord de Balik-Papan.

Océan Indien.

A Madagascar de vifs combats se poursuivent entre les troupes françaises et les éléments britanniques à Ambositra, à 145 kilomètres dans le Sud de Tananarive.

En Chine.

Dans les environs de Kalgan, des opérations punitives ont été effectuées contre les bandits par les forces japonaises en collaboration avec la police de la Mongolie intérieure.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

En Russie.

Dans la région occidentale du Caucase, les troupes allemandes ont progressé le long de la route qui va de Maikop à Tuapse. Des unités du Reich, avec la prise de Chaoumyane, sont à 20 kilomètres seulement de Tuapse. La progression est ralentie par le mauvais temps et les difficultés de ravitaillement.

Dans le secteur de Terek, les troupes roumaines se sont emparées de positions de montagne à l'Ouest du fleuve tandis qu'au Sud les troupes allemandes stationnées le long du fleuve repoussent des attaques soviétiques qui se font de plus en plus violentes. Grosny, centre pétrolifère, a été l'objet de quotidiennes attaques de la part de la Luftwaffe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De source allemande, le sort de Stalingrad ne repose plus qu'entre les mains des troupes soviétiques encerclées dans l'usine forteresse « Octobre Rouge ». La venue des renforts soviétiques sera considérablement gênée par l'occupation de l'île Ostrov, car le débarquement de ces renforts ne pourra plus se faire que sur un espace de terrain de quelques centaines de mètres seulement. Les rues de la ville sont le théâtre de combats corps à corps particulièrement acharnés où les lance-flammes, les grenades à main et même la baïonnette sont entrés en action. La plus grande partie de l'artillerie soviétique sur la rive orientale de la Volga a été détruite et l'aviation du Reich a dirigé ses attaques contre les voies de communication ennemies sur la voie ferrée d'Astrakhan à Saratov.

Sur les autres fronts on signale que l'aggravation des conditions atmosphériques a ralenti l'activité des opérations. Aucune attaque importante n'est à signaler. Par ailleurs, de source allemande, on informe que les préparatifs en vue de l'hivernage sont presque terminés.

En Afrique.

De source anglaise on annonce que des troupes américaines de l'importance d'une division ont débarqué à Takoradi, au Liberia. On croit savoir que le Liberia annoncera sous peu son union avec les Nations Unies.

En Atlantique.

On signale une recrudescence de l'activité des sous-marins allemands au large de la côte occidentale d'Afrique. Ces sous-marins posséderaient des avions de reconnaissance qu'ils auraient la faculté de catapulter.

EN ANGLETERRE

Visite du Maréchal Smuts.

L'arrivée soudaine du Maréchal Smuts, chef du Gouvernement de l'Afrique du Sud, à Londres est considérée par les milieux autorisés comme le prélude de décisions importantes dans l'ordre stratégique et diplomatique.

Pour Smuts, la route du Cap au Caire constitue l'artère essentielle de l'empire, qui assure le ravitaillement de l'Egypte et les communications avec les Indes et l'Australie. On révèle d'autre part que son influence fut prédominante dans la décision du gouvernement britannique d'intervenir à Madagascar et à Mayotte.

DANS L'EMPIRE FRANÇAIS

Attaque du Creusot.

Dans la journée du 17 octobre, vers 17 heures, de puissants bombardiers *Lancaster* non escortés ont attaqué les usines du Creusot en zone occupée. L'attaque a duré 20 minutes. On compte 20 morts et 80 blessés parmi la population civile.

Message aux Français de Madagascar.

Le Gouverneur Général Brévié a adressé, le 15 octobre, au nom du Gouvernement, un message au Gouverneur Général de Madagascar. En voici les principaux passages :

Ce message s'adresse à tous les Français de Madagascar.

Deux principes doivent guider votre conduite : le premier, c'est que l'intérêt du pays demande que tout ce qui représente la France reste à Madagascar pour y poursuivre l'œuvre d'un demi-siècle de colonisation.

Le second, c'est que l'intérêt supérieur de la Patrie exige que soit maintenue, coûte que coûte, l'union et la discipline de tous les Français, sous l'autorité du Maréchal, Chef de l'Etat.

Si ces deux principes viennent à s'opposer, il va sans dire que le second prime le premier.

Donc, les consignes du Gouvernement sont les suivantes : ces consignes sont absolument impératives pour tous les Français. Le devoir de tout civil, missionnaire, fonctionnaire, colon, commerçant et indigène est de demeurer à son poste ou à sa place et d'y poursuivre, dans le calme et dans l'ordre, au mieux des intérêts du pays, son activité normale.

Les fonctionnaires, ne pourront continuer leurs fonctions que dans le respect absolu du serment qu'ils ont prêté au Maréchal.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Avant la chute de Stalingrad : l'ultime appel de Staline aux démocraties.

Dans les démêlés qui opposent Londres et Moscou, il ne faut pas s'attendre à ce que l'une ou l'autre partie convainque l'autre. Non. Seuls les intérêts sont en jeu. La Russie actuellement se bat pour l'Angleterre, soit. Mais uniquement parce que c'est aussi son propre intérêt. L'Angleterre ne pense qu'à elle. Aussi est-il certain que si l'intérêt soviétique vient à différer de l'intérêt anglais, Londres ne pèsera pas lourd dans la balance russe.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 13 octobre 1942.)

A ce propos la RENAISSANCE insiste sur un point que trop de gens méconnaissent.

L'Allemagne, le 22 juin 1941, a sauvé l'Occident d'une apocalypse ; et si le Reich avait, épouvanté devant le monstre, hésité, fût-ce un semestre, au bord de sa « mission civilisée », le sort du monde chrétien était scellé comme par le rescrit d'une divinité vengeresse.

(RENAISSANCE du 9 octobre 1942.)

Un aveu anglais.

Un monde s'écroule, sans rémission. M. Eden lui-même, n'a pu s'empêcher de le reconnaître.

En Angleterre, une phrase du discours de M. Eden donne la mesure de l'évolution des esprits : « Le vieux monde est mort. Aucun de nous, même s'il le voulait ne peut désormais se soustraire aux changements révolutionnaires ». Phrase mélancolique et qui semble bien constituer l'oraison funèbre de la vieille Angleterre des baronnets, des ladies et des carrosses. Phrase à méditer par ceux qui espèrent en une victoire anglaise pour le retour des facilités défuntes. Le passé est mort et scellé dans sa tombe.

(ECHO D'EXTREME-ORIENT du 11 octobre 1942.)

La pression yankee sur l'Amérique latine.

Soyons tranquilles pour les Chiliens.

Le litige qui envenime actuellement les relations entre leur pays et les Etats-Unis trouvera sa solution en dollars.

(VOIX D'EMPIRE du 13 octobre 1942.)

La fin de la toute-puissance de l'or.

Quelle leçon, et quelle révolution ! s'écrie Asmodée, dans l'IMPARTIAL :

Les mois ont passé et sans or, sans caves matelassées de bronze, les dictatures ont forgé les plus puissantes armées du monde, donné à manger à des mas-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses d'hommes, fait surgir du sol les rangées innombrables de cheminées industrielles. On riait d'elles. On riait, mais nous apprenions hier qu'aux U. S. A. un décret rooseveltien venait de décider la fermeture des mines d'or.

L'or ne combat plus pour la victoire des démocraties.

Ce qui combat ce sont les bras des hommes, leur sueur, leur travail.

(IMPARTIAL du 13 octobre 1942.)

Leçons de l'histoire.

M. Bernard vient de les dégager, en une série d'intéressants articles historiques sur le relèvement du Reich après la guerre et le Spartakisme : nous y voyons qu'il n'y a pas un abîme dont ne puisse se sortir un peuple animé d'un puissant patriotisme et d'une solide conscience collective ; nous y voyons aussi que ce sont des chefs énergiques — officiers, militants politiques —, appuyés sur des éléments populaires, qui furent les artisans de ce relèvement.

Quant à la bourgeoisie, apeurée, elle assume le rôle du chœur des tragédies antiques : tour à tour elle parle, elle se tait, elle tremble, ne se posant guère qu'une question, celle de savoir par qui, en définitive, elle sera mangée ! C'est assez dire qu'elle appartiendra au parti qui sortira vainqueur du combat.

(IMPARTIAL du 8 octobre 1942.)

Nous voyons d'abord 1919, et le spartakisme triomphant.

L'année 1919 commence. Les Extrémistes règnent sans conteste, dans Berlin. A tous les carrefours, des Gardes rouges actionnent des mitrailleuses, des grenades éclatent contre la devanture des magasins. Le métro, les chemins de fer, les postes, le téléphone, le télégraphe appartiennent aux communistes. Un pillage systématique s'organise qui ne ménage pas plus les bourgeois que les ouvriers socialistes. Les Eglises sont dévastées, profanées. Des effigies géantes de Lénine et de Trotzky s'épanouissent au milieu d'une floraison de drapeaux rouges. Des exécutions sommaires, des vengeances particulières tachent de sang les places, les jardins, les cours des immeubles.

(IMPARTIAL du 9 octobre 1942.)

On cite en exemple le Capitaine Gœring, assailli au milieu des pilotes de son escadrille par un groupe de mécaniciens qui veulent le faire cracher sur un étendard tricolore. Gœring, as de guerre aux cinquante-deux victoires, refuse, rallie ses hommes, les harangue et fait reculer les mutins.

(IMPARTIAL du 8 octobre 1942.)

Karl Liebnecht, assisté de Rosa Luxembourg, semble en passe de devenir le Lénine d'une République Soviétique Allemande : mais il temporise, et Noske apparaît. D'origine ouvrière, et d'opinions sociales fort avancées, tout en étant animé d'un farouche patriotisme, il apparaît comme un précurseur du national-socialisme. Alors que la bourgeoisie inconsciente, semble prendre plaisir à faire le lit du Marxisme, Noske se pose le problème de façon réaliste, et le résout :

Pour commencer, destitutions, mutations et nominations pleuvent sur les administrations civiles et les unités de l'armée.

Puis :

Quartier par quartier, la purge de la capitale s'accomplit. Le cauchemar est dissipé. Liebnecht et Rosa Luxembourg tombent sous les feux de salve. Par centaines et par milliers, les Spartakistes sont, ou tués, ou emprisonnés. La terreur communiste a pris fin.

(IMPARTIAL du 10 octobre 1942.)

Et l'auteur conclut à :

... l'incapacité totale, écrasante, des partis modérés d'organiser la résistance à l'émeute et aussi la stérilité congénitale de ces partis de susciter dans leurs rangs des chefs dignes de ce nom. L'Allemagne a été sauvée par des officiers appartenant à la haute caste militaire et par des hommes venus des masses ouvrières et des formations d'extrême-gauche. Dans la mêlée furieuse autour du pouvoir, la bourgeoisie allemande ne fit qu'une chose : compliquer la tâche des responsables par une incompréhension, une frivolité et, tranchons le mot, par une lâcheté irrémédiable.

(IMPARTIAL du 12 octobre 1942.)

EN FRANCE

Le rayonnement de la France domine ses revers.

En 1870, après la défaite, notre ancien ennemi en Algérie, Abd El Kader, s'interposa pour sauver les Français lors des massacres de Syrie. Aujourd'hui, c'est l'ancien révolté du Rif, Abd El Krim, qui, de la Réunion où il avait été déporté, tient à nous marquer son loyalisme et son attachement.

Abd El Krim a foi en cette France dont il vient de proclamer la pérennité.

Il a foi en elle parce qu'il est bon Marocain.

Il a foi en elle, parce qu'il sait maintenant que la France conquiert seulement les cœurs.

Le geste qu'il vient de faire doit d'autant plus nous émouvoir que c'est au Maréchal Pétain, c'est-à-dire à celui qui pacifia le Rif, qu'il vient de le signifier. Ainsi la France douloureuse accueille-t-elle en son sein, un nouveau fils.

(VOIX D'EMPIRE du 14 octobre 1942.)

Contre le snobisme des choses étrangères.

Le LEGIONNAIRE DU TONKIN du 1er octobre 1942, évoque *la redoutable influence qu'a sur nous tout ce qui vient du dehors.*

Il suffit qu'un Russe prenne la parole à la Radio pour qu'aussitôt tout un parti se forme sur ses paroles. Puis c'est au tour d'un Anglais et autour de lui s'agglomèrent les anglophiles. Voici venu un gaulliste. Il a beau être Français, il a le mérite d'avoir quitté le sol national et il entraine, tout comme un étranger, bon nombre d'entre nous. Quant aux Américains, ils rallient ceux qui trouvent trop compromettants les autres partis et préfèrent satisfaire leur xénophilie par une inclination plus lointaine.

Est-ce que nous ne serions plus capables d'être nous-mêmes ? N'avons-nous plus la fierté de notre pays ? Le Maréchal Pétain a senti le danger et ses paroles auraient dû nous frapper !

« Tous les Français fiers de la France. La France fière de chaque Français. »

Et l'ACTION du 13 octobre 1942 écrit, en ce sens :

A ceux qui ne se résignent pas à la réalité et aux conséquences d'un revers militaire et qui ne conçoivent la France que victorieuse et puissante, nous répondrons : « Cette France, nous l'avons eue, nous l'avons connue, nous l'avons vécue. A qui reprocher, sinon à nous-mêmes, d'avoir toléré que le Gouvernement de cette France victorieuse devint l'esclave des factions et le vassal de la Couronne britannique ? »

Dans cette déformation de l'opinion, dont le redressement doit appeler aujourd'hui tous nos efforts, la Maçonnerie joua un rôle de premier plan. Le BULLETIN DE LA LEGION DU CAMBODGE (août-septembre 1942) rappelle cela à ceux qui seraient tentés d'être indulgens pour cette organisation, âme de l'ancien régime.

Au convent du Grand-Orient de septembre 1933, la question du désarmement de la France fut, sur l'ordre du « Suprême Collège des Rites », inscrite à l'ordre du jour... Le F.·. Ristenbuhler en fut nommé rapporteur.

Ce misérable conclut, aux applaudissements des ilotes, que « le désarmement unilatéral de la France s'imposait ». Ristenbuhler ajouta, en outre, que l'objection de conscience était envisagée, favorablement par la plus grande partie des « ateliers ».

EN INDOCHINE

L'Annam et la Révolution Nationale.

S. E. Pham-Quynh, ministre de la Cour d'Annam, a bien voulu répondre aux instances de l'élite intellectuelle d'Indochine, en permettant la publication de la remarquable conférence que Son Excellence fit à Hué en avril dernier au profit de l'œuvre du Secours National.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La plaquette qui en résulte, sous le titre « Charles Maurras, penseur politique », ne manquera pas d'être entre les mains de tous ceux qu'enchantent les pures joies de l'esprit.

(ACTION du 14 octobre 1942.)

Le vrai Laos.

Il apparaît tout autre à ceux qui savent le comprendre et se tiennent également éloignés ou du dénigrement systématique, ou du facile exotisme à bon marché d'écrivailleurs superficiels. Ceux qui connaissent vraiment les Laotiens en obtiendront beaucoup plus que d'autres ne pourraient croire :

Les avantages particuliers qu'on recueille de l'emploi de spécialistes laotiens découlent de l'esprit même de la race, un peu frondeurs, mais scrupuleusement honnêtes, dévoués à qui sait les comprendre et les diriger sans froisser leur grande susceptibilité. Lorsqu'un travail urgent nécessitera de passer de longues heures supplémentaires sur une machine, on peut compter sur eux, et prenant à cœur leur tâche, ils souriront d'aise lorsque l'essai satisfaisant témoignera du succès de leurs efforts. Mais, le jour du « boun » au canton voisin, il est inutile de compter priver un Laotien de la fête : adieu chantiers, machines ; il troquera la combinaison graisseuse contre le sampot de couleur convenable et ira danser, chanter et faire la cour aux filles. La semaine où le village brûle les champs, le personnel sera très rare sur l'exploitation industrielle.

La somme de travail que peut fournir un ouvrier laotien est même difficilement conciliable avec sa paresse légendaire. Beaux hommes vigoureux, les Laotiens aiment assez faire étalage de leurs muscles. Nous avons l'habitude de voir, pour une manœuvre de force, un caï annamite recourir à des coolies venus de tous les coins de l'horizon et chercher de longues et savantes combinaisons de leviers et de cordes pour pouvoir appliquer le maximum de personnages et diviser l'effort par le nombre.

Au contraire, le chef d'équipe laotien appelle quatre gars bien costauds et en quelques instants la lourde masse est en place.

(COURRIER D'HAIPHONG du 14 octobre 1942.)

L'Enseignement de l'histoire.

L'Amiral Decoux vient de préciser son importance pour l'éducation du Français d'aujourd'hui.

L'éducation donnée doit sortir du domaine purement technique où elle se confinait : « A l'enseignement trop souvent individualiste et trop strictement intellectualiste qui se préoccupe surtout de développer et de multiplier les connaissances, doit succéder un enseignement éducatif..., enseignant la Nation et la Patrie ». Le rôle du maître sera autant de développer le patriotisme que d'instruire.

A cet égard, l'ancien enseignement péchait non seulement par abstention, mais, parfois, par déformation systématique, tel le sabotage de l'Histoire de l'Ancien Régime. Or, l'enseignement de l'Histoire est capital pour la formation de la conscience nationale. Dans une récente circulaire, l'Amiral Decoux a nettement précisé les consignes à observer pour la distribution de cette discipline.

(FRANCE-ANNAM du 12 octobre 1942.)

Alceste, dans l'ACTION du 16 octobre 1942, trace un tableau pittoresque de ce qu'était trop souvent, sous l'influence maçonnique, l'enseignement primaire des malheureux enfants de notre peuple :

Avant 1789, il n'y avait rien. Tout juste un vague chaos d'obscurantisme, les méchants seigneurs passaient leur temps à chasser, en piétinant avec leurs chevaux les cultures des paysans, la nuit ces mêmes paysans étaient invariablement réquisitionnés pour battre les étangs où les grenouilles empêchaient les dits seigneurs de dormir. En semaine, le paysan mangeait « de l'herbe » et le dimanche, « un peu de lard ». Les méchants rois s'amusaient aussi à passer leur temps à des guerres sanglantes et inutiles, pendant que les curés « obcurantistes » s'attachaient à abrutir le peuple.

Mais en 1789, lumière, éblouissement, « midi » roi des Etés ! la lumière sur le temple, les travaux commencent : les Frères Diderot, d'Alembert, d'Helvétius, etc..., bienfaiteurs de l'humanité, ont accouché d'une société nouvelle ! Les Droits de l'homme (pas question des devoirs, bien entendu). Le bon Robespierre fortifie à sa façon la république. Puis, pour un temps une éclipse, un général, un traîneur de sabre, un galonné, tyrannise le peuple, mais après quelques variations, c'est enfin l'avènement définitif de la République triomphante, maçonnique et universelle. Crémieux, Gambetta, Simon, Hugo, mage de la Démocratie, au Panthéon, Exposition Universelle du Centenaire, fin de l'obscurantisme, etc...

On conçoit qu'aujourd'hui, la Révolution Nationale ait joyeusement envoyé au bûcher une notable proportion de ces intéressants manuels d'« éducation » populaire, et se soit attelée à l'urgente tâche de détruire le mal qui avait été fait et de donner au peuple de France une autre image de son passé.

Secours National.

Salle comble, samedi soir, pour la soirée de gala organisée par Mme Destrés, sous le haut patronage du Gouverneur Général de la Cochinchine, au profit du Secours National. Nous le savions, la générosité des Saigonnais ne pouvait rester insensible à un tel appel et grâce à eux quelques misères seront de plus soulagées dans cette pauvre France si meurtrie.

(DEPECHE du 12 octobre 1942.)

La perte du navire « Le Laos ».

Méditons sur l'exemple que nous enseigne cette mort survenue dans l'accomplissement du devoir quotidien. 4 Français, 54 Annamites : 58 noms d'hommes de bonne volonté qui viendront s'ajouter à la liste déjà longue des Français et Annamites qui depuis 60 ans servent ensemble l'Indochine dans une communauté totale d'idées et de sentiments.

« Disparus en mer... ». Peut-être. Mais le souvenir des 58 disparus, leurs noms, resteront dans la mémoire du pays comme un bel exemple d'énergie et une grande leçon de devoir. Qu'ils soient donc honorés comme ils le méritent et que leurs femmes, leurs enfants, leurs familles sachent la peine profonde que le pays tout entier prend à leur deuil.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 17 octobre 1942.)

Le Cambodge nouveau.

Une des premières choses dont le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine a entretenu Sa Majesté, lors de Son mémorable voyage à Hanoi, est le faible nombre d'étudiants cambodgiens travaillant dans les Facultés et Ecoles Supérieures.

La visite que Sa Majesté a faite à l'Université a permis au Souverain de Se rendre compte du retard où se trouve le Cambodge par rapport aux autres pays de la Fédération.

Ils étaient 4 Cambodgiens, modestes étudiants noyés dans le nombre imposant de camarades venus de tous les coins du pays d'Annam.

Ils vont être une quinzaine à la prochaine rentrée scolaire qui animeront le « Pavillon du Cambodge » de la Cité Universitaire...

Tel est le premier résultat d'une action entreprise de concert par le Gouvernement du Protectorat et le Gouvernement Royal.

(RADIO BULLETIN du 7 octobre 1942.)

La Foire-Exposition.

A deux mois de la Foire-Exposition de Saigon qui s'annonce dès aujourd'hui comme une manifestation d'un caractère exceptionnel par son ampleur et sa portée, il nous paraît intéressant de donner un aperçu de la grandiose synthèse qui s'en dégagera pour les visiteurs qui la parcourront de bonne foi. Cette synthèse, nous sommes fiers de le proclamer, c'est celle de l'œuvre française en Indochine au cours de plus d'un demi-siècle de labeur et d'efforts incessants. Rien mieux qu'une manifestation de ce type ne permettra de donner au public un raccourci saisissant de ce qui fut fait, de ce qui est fait, de ce qui se fera.

(LES NOUVELLES du 13 octobre 1942.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

La semaine du 11 au 18 octobre 1942.

DIMANCHE 11

Le cargo français *Laos* sombre dans un typhon, au large des Norways. On déplore la perte de l'état-major français et des 54 Indochinois ; 2 rescapés indochinois.

LUNDI 12

Phnom-Penh. — S. M. Norodom Sihanouk et le Résident Supérieur De Lens, entourés des membres du Gouvernement khmer et de toutes les autorités civiles et militaires, inaugurent l'exposition du Paludisme, organisée à la Maison de l'Information sous les auspices de l'Institut Pasteur et de l'Assistance Médicale. Le docteur Delbove, représentant l'Institut Pasteur leur présente l'Exposition, où l'on remarque surtout la collection de photos des travaux d'assainissement dans les plantations d'Hévéas et sur les côtes de Kampot, ainsi que sur l'extraction de la quinine par le Laboratoire de Tourane. A l'issue de sa visite, Sa Majesté remet au docteur Delbove l'insigne du Sowathara.

Phan-Thiêt. — Le Commandant Ducoroy inspecte l'Ecole Supérieure des Cadres et la 3e promotion des Moniteurs de Jeunesse.

MARDI 13

Phan-Thiêt. — Le Commandant Ducoroy se fait présenter les 200 élèves-moniteurs de la 4e promotion, et souhaite la bienvenue à 19 jeunes Kramokars khmers, qui seront rejoints le 18 par 15 jeunes mandarins de l'Annam-Tonkin nouvellement promus.

MERCREDI 14

Hanoi. — La Direction de l'Instruction Publique entreprend la publication d'une collection intitulée *Grandes Vies, Grandes Œuvres,* destinée à exalter les grandes figures de l'Histoire franco-indochinoise et à susciter l'émulation et l'enthousiasme de la Jeunesse pour les grands bâtisseurs de l'Empire.

Huê. — S. E. Pham-Quynh publie un ouvrage intitulé *Charles Maurras, penseur politique ;* ce livre, vendu au profit du Secours National, met notamment en lumière les affinités entre les pensées maurrassiennes et confucéennes.

JEUDI 15

Hanoi. — L'Amiral Decoux quitte Hanoi par la route dans la matinée et embarque à bord de la canonnière *Francis-Garnier* qui mouille à 17 heures devant Mui Ngoc, port du 1er Territoire Militaire, où il est reçu par le lieutenant-colonel Nevière, commandant du Territoire, et M. Cao-xuan-Thiêu, tuân-phu, au milieu du chaleureux accueil de la population. L'Amiral visite l'île de Tra Cô, où il constate le succès des dispositions de sécurité prescrites par lui contre les pirates venant de Chine. A Moncay a lieu la présentation des fonctionnaires, officiers et notables, à qui il exprime sa satisfaction, les invitant à persévérer dans l'union, la discipline, et le travail. Le soir, parmi un énorme concours de population, a lieu la retraite aux flambeaux et le défilé des embarcations illuminées.

VENDREDI 16

Moncay. — L'Amiral Decoux assiste, sur le nouveau stade de Moncay à la cérémonie aux couleurs et à la présentation des Groupements de Sports-Jeunesse. Le Gouverneur Général repart à 8 heures, à bord du *Francis-Garnier,* pour Haiphong, et rentre dans la soirée à Hanoi.

Hanoi. — A la suite de la décision du Gouverneur Général de renouveler à l'occasion de la Foire de Saigon le concours de l'Artisanat créé en 1941 lors de la Foire-Exposition de Hanoi, l'Administration fait appel au concours dévoué de la population artisanale, afin de donner à cette manifestation son éclat et sa signification, illustrant la volonté commune de participer ardemment à la prospérité économique de l'Union.

Hanoi. — Les agences de Presse publient le programme des Conférences de la Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient pour la saison 1941-1942, qui s'annonce particulièrement brillante.

Du 19 au 25 octobre 1942
Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 26. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *La sérénade nocturne,* de Mozart ; — 16 h. 40 : Emission spéciale à destination de Radio-Tokyo ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Petite histoire des grandes découvertes,* par Louis Charpentier ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Radio-Cocktail ; — 21 heures : *Au fil des ondes,* chronique saigonnaise de Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 27. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Stimulation de la production animale par les concours d'élevage, par le docteur Vittoz, chef du Service Vétérinaire de la Cochinchine ; — 20 h. 15 : *Le Message du Jour,* par la Légion ; — 20 h. 20 : *Hamlet,* de Shakespeare (adaptation radiophonique) ; — 21 heures : Chants et danses d'Espagne.

Mercredi 28. — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* Chansons ; — 20 h. 15 : *Pour mieux comprendre la Révolution Nationale ;* — 20 h. 25 : Le Tour de chant : Maurice Chevalier, Charles Trénet, Suzy Solidor ; — 20 h. 50 : Concert par l'orchestre de Chambre de Radio-Saigon : *Maritana,* ouverture de Wallace ; *La danse macabre,* de Saint-Saëns ; *Andante du Quatuor,* de Debussy ; *La chanson d'amour,* de Schubert Berté.

Jeudi 29. — 12 h. 15 : *La Minute des Jeunes ;* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 15 : Theâtre : *Eblouissement,* de M. Keite.

Vendredi 30. — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de J. Lumière et d'Agnès Capris ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *La lettre du Tonkin,* par Paul Munier ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Coffret à musique,* par Ch. Roques ; — 21 heures : Vos disques préférés.

Samedi 31. — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orgue de cinéma ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie agricole ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Dimanche 1er. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *Trio n° 11,* de Beethoven ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie religieuse ; — 20 h. 07 : *La semaine dans le monde ;* — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *La Tosca,* opéra-comique de Puccini.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

ANNAM

BERNADETTE, fille de M. et Mme Baumann, à Quang-ngai (16 octobre 1942).

TONKIN

POUETTE, fille de M. et Mme René-Charles-Augustin Châtelet (12 octobre 1942).

LUCIENNE-VALENTINE-SÉRAPHINE, fille de M. et Mme Albert-Jean-Baptiste Melteor (12 octobre 1942).

MARIE-ANGÉLIQUE-MICHÈLE, fille de M. et Mme Ernest Rétif (13 octobre 1942).

HERVÉ-LÉON-MARIE-LOUIS, fils de M. et Mme Lucien-André-François Clion (13 octobre 1942).

JEAN-PAUL, fils de M. Charles Gros et de Mme, née Levée (11 octobre 1942).

PHILIPPE-AUGUSTE, fils de M. Jean-Claude Guyot et de Mme, née Chabas (11 octobre 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHRISTIANE-LOUISE-LYDIE, fille de M. Louis-Joseph Montillot, décédé, et de Mme, née Lucienne-Marie-Emilie Garrès (14 octobre 1942).

BERNARD-JEAN-LOUIS-JOSEPH, fils de M. et Mme Louis-Joseph Béraud (15 octobre 1942).

MARTINE-MARIE-MADELEINE, fille de M. et Mme Pierre Bourboulon (16 octobre 1942).

DANIÈLE-MONIQUE, fille de M. et Mme Charles-Jean-Marie Bergemayou (16 octobre 1942).

MARIE-FRANCE-JACQUELINE-RAYMONDE, fille de M. et Mme Fernand Moïse Bodis (16 octobre 1942).

COCHINCHINE

BRIGITTE, fille de M. et Mme Marc Eveno (6 octobre 1942).

MARIE-THÉRÈSE, fille de M. et Mme Célicourt (12 octobre 1942).

NICOLE, fille de M. et Mme Jolidon (12 octobre 1942).

MAURICE-ALEXANDRE, fils de M. et Mme Penost, dit Penois (12 octobre 1942).

Fiançailles.

TONKIN

Mlle COLETTE CRESSON avec M. RAYMOND BOISNARD.

Mlle MARIE PINOT avec M. EMILE LELEU.

COCHINCHINE

Mlle MARIE-JEANNE-BERTHE BÉZARD avec M. MARIE-PAUL-HUBERT SICÉ.

Mlle GABRIELLE BRIDOUX avec M LAIMER.

Mariages.

ANNAM

M. BERNARD VIGNES avec Mlle YVETTE PONTHUS, à Tourane (3 octobre 1942).

TONKIN

M. HUBERT COQUARD avec Mlle JEANNE-ANDRÉ-MARCELLE-GABRIELLE LOUBET (14 octobre 1942).

M. ROGER-GABRIEL CAILLEUX avec Mlle SUZANNE-MARGUERITE PINT-GIRARDOT (17 octobre 1942).

M. PIERRE ENOI avec Mlle HÉLÈNE MICHEL (10 octobre 1942).

Décès.

ANNAM

CLAUDE ALLART, fils du caporal et de Mme Allart (16 octobre 1942).

TONKIN

M. LÉON ROLQUIN (13 octobre 1942).

M. JACQUES PELTIER (19 octobre 1942).

Commandant LE HELLIDU, Second capitaine LE FLEMM, Chef-mécanicien PAGE, 2e mécanicien BOREL, 54 marins indochinois. — morts en mer au cours du naufrage du navire *Laos* (10-11 octobre 1942).

COCHINCHINE

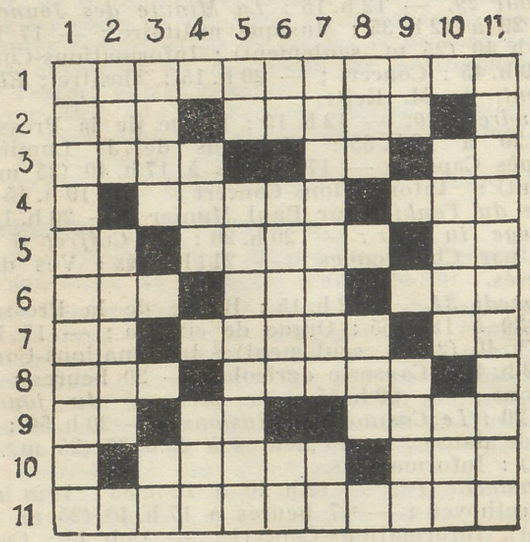
Mme COUPEAU, née VICTORINE-MARIE CORRE (12 octobre 1942).

M. LOUIS MARQUELET (15 octobre 1942).

CAMBODGE

M. Ch. LAMBERT, administrateur de 1re classe des Services civils en retraite (10 octobre 1942).

MOTS CROISÉS N° 87



Horizontalement.

1. — Cette ville est entourée de toutes parts par un fleuve qui roule dans de profondes gorges.
2. — Demoiselle — Parfois fixes.
3. — Recherché dans le Sahara — Phonétiquement : je me trouvais — Phonétiquement : repas d'un petit.
4. — La dame de beauté — On dit qu'il a des yeux.
5. — Abréviation princière — Démon — Soleil égyptien.
6. — Possessif — Chien anglais — Opéra-comique.
7. — Dans l'alphabet grec — Il est fâcheux pour une femme de l'être à la belle étoile — Mot d'enfant.
8. — Roi que tua un de ses généraux — Maréchal de France (1650-1725).
9. — Note — Dans la gamme — Retranchas.
10. — Sa philosophie aux tendances panthéistiques eut une influence considérable sur l'évolution de l'esprit allemand (1770-1831) — Son coup de pied est connu.
11. — Généralement violents.

Verticalement.

1. — Certains font venir l'origine de ce nom de Jean Cottereau, le chef royaliste insurgé.
2. — Voyelles — Il vaut mieux ne pas l'être en affaires.
3. — Venues au monde — Phonétiquement : acquérir.
4. — Abréviation de la formule de dédicace des édifices religieux — Parfois croisé.
5. — Symbole d'un corps noir — Plus d'un discours n'est malheureusement que cela.
6. — Préfixe — Celui de la folie est d'un savant hollandais — Anagramme d'un pronom.
7. — Les avis ne doivent pas l'être — Mesure.
8. — Fleuve — Sur la rose des vents.
9. — Canton — Situation.
10. — En Italie — Etau.
11. — D'un verbe se rapportant au cheval auquel on fait faire un trop long manège.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 86

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	M	A	R	L	B	O	R	O	U	G	H
2	O	R	E	E	■	B	E	L	E	R	A
3	N	I	E	■	L	■	F	I	■	O	N
4	T	A	■	R	E	C	U	■	U	N	S
5	E	■	R	A	D	E	G	O	N	D	E
6	C	R	I	■	A	P	I	S	■	E	A
7	R	A	V	E	■	E	E	E	S	■	T
8	I	L	E	■	C	■	E	S	■	T	I
9	S	E	■	O	R	E	S	■	A	H	Q
10	T	U	R	B	O	T	■	A	M	O	U
11	O	R	B	I	C	U	L	A	I	R	E

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Pagode de Nuoc-Ngot, Baria (Cochinchine)

Photo L. YOUNG

Université Côte d'Azur. Bibliothèques